

qu'accéléérés. Il faudra être agressif au départ, mais l'enjeu en vaut le coup.

J'explique à mon père que je devrai sûrement poursuivre pendant plusieurs années mes tâches d'inspecteur des terres pour le compte de Samuel Stevens. Je veux garder un bon contact avec les colons en même temps que je rembourserai mes dettes. Avec l'auberge, je rencontrerai des gens qui me tiendront en contact tant avec l'extérieur qu'avec les gens du canton. J'essayerai aussi de faciliter les tâches du missionnaire Brady pour supporter et grandir les colons catholiques du canton. Sa venue facilitera et encouragera aussi d'autres Canadiens à venir s'établir ici. Pour cette dernière intervention, je devrai faire des interventions en douce pour ne pas me brûler auprès des Stevens qui ne jurent que par le pasteur Edwards de Clarence.

En définitive, mes objectifs, en plus d'opérer l'auberge, seront de favoriser le développement agricole tout en ne laissant pas l'industrie forestière pour compte. De mon auberge, je rêve voir descendre jusqu'au quai les produits des colons et des artisans pour imprégner la vallée de la marque du canton.

Mon père part demain matin par le bateau et apportera avec lui le souvenir de mon enthousiasme à prendre une part entière à la vie du canton de Lochaber. Il est fier de voir comment j'ai pu y prendre racine en moins d'un mois. Tout reste cependant à faire. En soirée, il m'aide à finaliser les arrangements avec les Stevens en ce qui concerne la construction de l'auberge. Je serai dorénavant seul au pays pour me débrouiller. Je retournerai à l'automne à Montréal chercher mon épouse et reviendrai hiverner à Lochaber pour compléter les aménagements intérieurs au cours de l'hiver.

## 21- L'état de l'agriculture

Je connais maintenant presque tous les colons du canton pour les avoir visités au moins une fois depuis mon arrivée. De façon générale, la plupart des colons avaient été laissés à eux-mêmes en ce qui concerne le développement de leur terre. Les Stevens s'intéressent davantage au développement de l'exploitation forestière et au commerce du bois comme première priorité. Leur préoccupation principale ayant accaparée presque tous leurs efforts, le développement des terres agricoles a été négligé depuis presque toujours. Les dossiers de la colonisation en ont souffert et les colons se sentent négligés. D'ailleurs, mon engagement comme inspecteur des terres devenait primordial pour Samuel Stevens, car il sentait bien que la tâche ne recevait pas assez d'attention depuis un certain nombre d'années.

Seules les deux ou trois premières rangées de lots en front de la rivière des Outaouais montrent un certain développement agricole. Les colons des Outaouais montrent un certain développement agricole. Les colons vivent assez bien des produits de leur labeur sans devoir compter sur un apport extérieur. Après un mois d'inspection et d'analyse de la situation du développement du canton, je suggère à Samuel Stevens de présenter un rapport complet de la situation de la colonisation du canton au bureau de la colonisation et de faire des suggestions à la Couronne pour parer au plus urgent. Il faut insister afin que des fonds soient alloués au développement de leur sol agricole. Les colons trop isolés se découragent et s'engagent dans les chantiers une grande partie de l'année plutôt que de mettre la majorité de leurs efforts à défricher leur terre. Tant qu'ils seront isolés, ils chercheront leur survie en forêt et leurs familles resteront misérablement emprisonnées sur des terres en friches.

Ces colons travaillent en forêt de l'automne au printemps pour le compte des exploitants forestiers et ne cultivent leurs terres qu'au minimum durant la belle saison. Ils s'approvisionnent de l'essentiel chez les

durant la belle saison. Ils s'approvisionnent de l'essentiel chez les colons des rangs en front de la rivière. Ils contractent des dettes parfois à ne plus pouvoir sans sortir et perdent même leurs terres. La chasse et la pêche deviennent même plus productives que la culture de leur pauvre sol peu cultivé. Les fruits sauvages prennent la place des produits d'un potager et la famille vit presque comme les Indiens qui ont déjà vécu sur ce territoire.

L'amélioration des chemins allant vers le nord permettrait très vite de doubler la population du canton et, du fait même encouragerait les autres colons à améliorer leur sort. Les chemins améliorés permettraient aux colons de prendre contact avec ceux qui ont pu s'établir sur des terres prospères et les stimuleraient pour en faire autant. Les nouveaux venus seraient encouragés à développer les leurs plus rapidement. Les colons ne sont pas ici seulement pour survivre, mais surtout pour participer au développement de ce riche territoire où le sol est des plus fertiles.

Bien sûr, la forêt du canton continuera à représenter une richesse des plus importantes. Plus du deux tiers du canton est recouvert de boisés de grande qualité. Mais la plus grande richesse est sans contredit les sols agricoles des premières terrasses de l'Outaouais et des vallées secondaires. Ces terres agricoles ne doivent pas être négligées, car elles deviendront une ressource inépuisable pour nourrir tout ce peuple qui viendra s'établir dans la vallée au cours des prochaines années. Déjà ceux qui ont réussi à domestiquer le sol agricole en démontrent sa capacité à produire des céréales, des pommes de terres et de magnifiques pâturages. L'élevage du bétail démontre déjà que le territoire à une grande diversité de potentiel de production qui égale bien la qualité de sa forêt.

Il est grand temps que les colons reçoivent de l'aide technique pour améliorer les méthodes de culture et d'élevage. Il ne suffit pas de défricher et de brûler les abattis pour produire un sol fertile. Les colons

doivent aussi connaître comment réaliser la mise en valeur agricole de ces sols pour en tirer le meilleur. Les colons se découragent facilement lors de pertes de bâtiments lors du brûlage des abattis. Il faudra leur enseigner à mieux appliquer les règles élémentaires de sécurité. Il faudra aussi leur apprendre à tirer partie des sous-produits du défrichage, comme des cendres du brûlage des abattis qui sont de plus en demande pour la fabrication de la potasse.

Le métier de colon n'est pas seulement relié à la culture du sol, mais aussi à la fabrication de tous les biens essentiels à sa survie. A plusieurs reprises, j'ai avisé des colons au sujet des précautions à prendre pour éviter de perdre leurs maisons à cause de la mauvaise utilisation des poêles de chauffage tant dans les maisons que dans leurs autres bâtiments. Les poêles ne sont pas toujours placés dans des lits de sable sur les planchers. J'ai tout de même noté que certains commencent même à installer leurs poêles sur des surfaces de tôle ou de pierre. Les tuyaux sont souvent trop proches des poutres de la toiture. Souvent trop pressés à travailler à nourrir leurs familles, les colons mettent plus d'attention à produire qu'à se protéger.

Je relève dans un rapport qu'en 1832, lors du recensement des biens produits dans le canton, que 500 boisseaux de blé, 300 boisseaux d'avoine, 1900 boisseaux de maïs et 125 tonnes de foin ont été produits durant l'année. Le cheptel de bétail était aussi important; 19 chevaux, 43 vaches, 37 boeufs et 79 porcs. Aujourd'hui, Samuel Stevens pense que la production a doublé et que l'élevage du bétail pourrait avoir triplé.

Malheureusement quelques colons semblent être attirés trop souvent par les trois tavernes du canton plutôt que de se hâter à agrandir leurs terres.

Les terres sont un peu moins riches sur les arrières lots et certains entrepreneurs offrent toujours au bureau de la colonisation de construire une digue le long de la rive de la rivière de l'Outaouais pour récupérer les terres inondées. Le gouvernement ne semble pas porter bonne oreille

à ce projet voyant que plusieurs lots n'ont pas encore trouvé preneurs dans la partie nord du canton. L'exemple de la récupération des terres basses dans les vieux pays ne cesse toutefois de susciter de l'intérêt pour faire la même chose ici. Près de 1700 acres de terre sont encore à concéder; la moitié de celles-ci sont cependant impropres à l'agriculture.

Mes contacts avec les colons m'ont vite fait réaliser la méfiance que ceux-ci ont à accepter les conseils d'un étranger, surtout un inspecteur des terres qui, selon eux, est là surtout pour les prendre en défaut plutôt que de les aider. Je devrai trouver des moyens détournés pour leur passer des messages, car pour eux, je suis à la solde de l'agent des terres pour espionner s'ils parviennent à satisfaire les règlements d'occupation. C'est une dure réalité que la leur. La plupart des colons ne savent ni lire ni écrire et leurs enfants n'ont aucun accès à l'instruction. Les documents d'aide en provenance de la Couronne n'ont aucun effet sur eux, le message oral n'étant que le seul moyen d'information possible dans le milieu.

Le développement de l'agriculture dans le canton doit passer par l'alphabétisation de la population. Il faudra établir des écoles de rang comme dans d'autres cantons pour permettre à la prochaine génération de mieux s'en tirer. Quelques familles protestantes baptistes commencent à organiser quelques classes avec le support du Pasteur Edwards et des Stevens, mais très peu d'intérêt chez les colons permet de mettre sur pieds une école permanente. Je devrai demander de l'aide du curé Brady de Buckingham l'an prochain pour offrir ce même avantage aux catholiques.

Il faudra aussi penser à regrouper les colons dans des activités et des projets communs pour les rendre plus ouverts à partager leur expérience entre-eux. Ce serait peut-être la solution à leur hésitation à accepter les conseils des étrangers.

Malgré le peu d'information qu'ils reçoivent, les colons ont très vite appris que la rotation des cultures dans leurs champs évite de désagréables surprises d'une année à l'autre. Plusieurs colons démontrent de plus en plus d'intérêt pour structurer des séquences dans leur culture. Une première année de rotation de culture consiste à semer des pois au printemps suivi de la semence de blé à l'automne. Les semences suivantes passeront de l'orge à l'avoine au maïs pour enfin laisser le champs en pâturage où en prairie pour quatre ou cinq ans et le cycle se répète.

Pour les nouveaux champs défrichés, la qualité de la récolte n'est pas toujours très bonne la première année. Les souches les plus grosses demeurent parfois plusieurs années dans les champs cultivés. La surface de la nouvelle terre est nivelée et les cendres étendues la plus uniformément possible. Le premier labourage n'est pas toujours fait en profondeur de peur de remonter trop de sous-sol en surface. Le premier labour est alors très grossier et le premier semis de blé de printemps ne lève pas uniformément. Assez souvent, le semis de blé d'automne est mis en terre fin septembre début octobre.

Les citrouilles sont souvent semées à travers les champs de maïs. Le potager est garni de carottes, de pommes de terres, de navets, de panets et autres racines pouvant se conserver une partie de l'année après la récolte. La moisson des champs de céréales se fait vers la fin du mois d'août et c'est la fête à la ferme à cette période et les voisins s'entraident souvent.

## 22- Les travaux à l'auberge

Mon père est reparti quelques jours après sa visite à la fin de sa tournée dans la vallée. Nous avons ensemble négocié les derniers arrangements avec Samuel Stevens et les McMillan pour l'acquisition du terrain et pour les travaux de construction de l'auberge. Déjà plusieurs semaines ont passé depuis et les murs de l'auberge sont prêts à recevoir la structure de la toiture. Les McMillan n'ont pas voulu accepter vendre le terrain avec quittance complète, mais ont exigé des paiements sur une période de cinq ans avant de renoncer à leurs droits définitivement. J'ai seulement un droit d'occupation durant ces cinq ans jusqu'au paiement complet. Au terme de l'entente, tous les paiements respectés, le contrat entre les Stevens, McMillan et moi-même stipule que je deviendrai propriétaire du fond de terre et de l'auberge autant que du bâtiment et des dépendances. La possibilité de rachat par les Stevens pour le solde des paiements non honorés du terrain à n'importe quel temps si je ne rencontre pas mes paiements et redevances sert de garantie aux créanciers. Pour ce qui est de l'auberge, je devrai en acquitter le coût des matériaux et de construction dans les cinq ans sans quoi les Stevens se réservent le droit de propriété de l'auberge aussi pour la balance des sommes non payées.

C'est ainsi que se font les affaires dans ce coin de pays. La générosité des bien nantis n'a pas de limites en autant que les risques soient presque nuls pour eux et que celui qui en reçoit les faveurs n'en retire le moins possible pour un maximum d'efforts. Je devrai remplir les tâches d'inspecteur des terres pour le compte des Stevens durant trois ans au moins, assurer les services de messagerie à l'arrivée des bateaux entre le quai et le poste de l'embouchure de La Blanche au moins durant ces trois ans et leur payer un somme de vingt Shilling en juillet de la quatrième et cinquième année après la construction. Nous avons bien fait voir que l'ensemble de ces services rendus et les paiements des deux dernières années dépassaient largement la valeur d'acquisition d'un lot

de colonisation et de la bâtisse, mais rien à faire, pour les Stevens et les McMillan les affaires sont les affaires. Si le projet d'opérer une auberge est une entreprise lucrative dans quelques années, il faut en payer le coût.

Je n'ai d'autre choix que d'accepter les conditions des Stevens qui me promettent de m'aider à réaliser mon projet sans quoi je n'ai d'autre alternative que de retourner à Montréal. Le bâtiment principal semble en bonne voie de réalisation pour être complété vers la fin de l'été et les quelques dépendances essentielles le seront pour l'automne. Un surplus de pierre est aussi mis en réserve près de l'auberge pour les travaux futurs sur le site. Tout le bois de charpente est déjà empilé sur le terrain. Dans une semaine, ce sera la fin de juin et la toiture couvrira les deux premiers étages. La structure est impressionnante et domine tous les environs. Elle est visible de tous les endroits sur la rivière. Déjà son nom court tout le canton, la BEACH HOUSE semble être le point de mire du pays même avant qu'elle soit complétée. Plusieurs colons sont déjà venus visiter le chantier et tous les colons que je visite s'en informent.

Le père Stevens passe plusieurs heures par jour sur le chantier et dirige les travaux d'une autorité exemplaire. J'y passe quelques heures seulement au retour de mes tournées d'inspection des terres. Je profite de ces premiers mois d'été pour mettre les dossiers de la colonisation le plus en ordre possible avant que l'auberge n'accapare trop de mon temps. Bientôt, je devrai partager mon temps entre l'inspection des terres et les activités de la BEACH HOUSE. Huit hommes du poste des Stevens travaillent à plein temps à la construction de l'auberge du levé du soleil jusqu'à six heures du lundi au samedi. Depuis que les gros travaux de maçonnerie sont terminés, ils s'affairent surtout à équarrir les poutres de charpente afin de les préparer pour monter la structure du toit et des planchers.



Comme il n'y a pas encore de moulin à scie dans le canton, seuls les Stevens peuvent préparer le bois de charpente et les madriers. Tout est oeuvré sur le site de la construction. Les grosses pièces de bois sont amenées par la rivière et tirées de la rive sur le site à l'aide de chevaux. Le père Stevens ne cesse de répéter à Samuel et Hamlet qu'il est grand temps de mettre sur pieds un moulin à scie dans le canton pour couper et scier le bois de construction avant que d'autres ne s'y installent. On parle de plus en plus que les Britanniques recommencent à s'approvisionner en bois de construction navale via la mer Baltique. Il faudra très vite trouver d'autres débouchés avant que la demande d'outre-mer ne chute trop. Le marché de la vallée et des États américains se développe très vite. La construction de l'auberge ici n'en est qu'un infime indice qui se répète à plusieurs exemplaires dans les autres cantons.

En face du bâtiment en construction, la rivière domine le paysage montrant la riche végétation de l'île Clarence qui camoufle la rive sud. Tant à l'est qu'à l'ouest, la rivière des Outaouais se défile à l'horizon entre ses rives sauvages. Du côté du soleil levant, l'île Parker s'étire vers l'île du Fer à Cheval qui se confond au loin avec l'horizon et la rive sud. Du côté opposé, toute la rivière s'offre à nos yeux sur toute sa largeur aussi loin que l'oeil peut porter. Je m'imagine déjà attendre le SHANNON en le regardant glisser sur l'eau dès que la fumée de sa cheminée l'annonce en face de la baie de Lochaber quatre milles plus haut sur la rivière. L'auberge sera visible d'aussi loin que l'on peut voir apparaître les bateaux aux deux horizons.

### 23- Un regard sur la forêt

La forêt couvre encore presque tout le canton de Lochaber. Les colons n'ont à peine défriché que le dixième de leurs lots et plusieurs lots n'ont pas encore trouvé preneurs ou ne sont tout simplement pas des terres à vocation agricole plus au nord. Presque l'ensemble des lots du canton fut cependant visité par les bûcherons durant les derniers trente ans; le plus gros bois en a déjà presque entièrement été prélevé par les grands exploitants comme les Stevens et les Guilmour. Maintenant, la demande de bois équarri semble de moins en moins nous parvenir des chantiers navals de Grande-Bretagne depuis que la mer Baltique est rouverte au transport maritime; les forêts pourront sûrement redevenir ce qu'elles étaient. Néanmoins, la forêt demeure une ressource des plus importantes de la vallée.

La richesse de sa flore et de sa faune représente une ressource essentielle pour tous les colons qui y puisent un complément de survie et ce pour de longues années encore. Les colons y sont très attachés. Nul ne peut oublier que sa maison et ses bâtiments de ferme sont les premiers produits finis provenant de la forêt. Le colon dépend beaucoup de la forêt pour compléter ses réserves alimentaires pour nourrir sa famille. La forêt lui permet même de se procurer des aliments de luxe comme le sirop et le sucre d'érable. Ces produits sont fabriqués à partir de l'eau des érables que le colon entaille tous les printemps avant que la neige ne disparaisse complètement. La grande variété d'espèces d'arbres offre toute une gamme de bois d'oeuvre permettant aux colons de fabriquer outils et ustensiles qui autrement ne seraient pas disponibles. Le génie inventeur du colon n'a pas de limite devant ce que la forêt lui offre.

Plus que le bois, la forêt offre aux colons une faune d'une importance primordiale pour nourrir sa famille. Les animaux de la forêt, tout en étant parfois source de problèmes dans les champs de culture, n'en sont pas moins le garde-manger et la source d'approvisionnement en viande

fraîche de la colonie. Le chevreuil, le lièvre, la perdrix et tant d'autres animaux procurent près de la moitié si non plus de la viande que la famille consomme. Ces viandes sauvages deviennent essentielles afin de varier les menus de viande salée d'animaux domestiques. De juillet jusqu'à tard à l'automne, la nature offre aussi une multitude de petits fruits en passant par les fraises, les framboises, les bleuets, les cerises, les cassis, les groseilles, les prunes sauvages, les raisins, les canneberges et autres petits fruits qui se conservent très bien en gelée ou en confiture durant plusieurs mois.

Les colons récoltent aussi les amandes et les noix des arbres de la forêt. Les glands des chênes, les faînes des hêtres, les noix des noyers et des carriers, les noisettes des noisetiers et biens d'autres leur sont aussi une source d'aliments très riches et aisément conservés durant toute l'année après la cueillette. Les colons apprennent très vite à prolonger la conservation de ces aliments qui sont pour eux la seule assurance de survie lors de mauvaises années de production agricole. Une multitude de produits de la forêt demeure essentiel et recherchés des colons à cause de leur bon goût et de leur qualité inégalée.

La forêt fournit non seulement des produits d'usage courant, mais représente aussi un habitat naturel pour le colon. Il y vit souvent sans en remarquer sa beauté et sa quiétude. Durant de longues années, le colon vit dans la forêt sur son lot qu'il défriche tout en respectant la nature qui l'entoure. Il n'y puise que ce qu'il a besoin et la nature le lui rend bien en se renouvelant continuellement. Sur les terres de front de la rive nord de l'Outaouais, les sols riches offrent une forêt de feuillus bien pourvue en érables à sucre où tantôt le chêne, le noyer, le carrier, le frêne, le hêtre, le bois blanc, le bouleau jaune, l'ostryer et micocoulier abondent. Des bois de moindre importance mais tout aussi agréable rehaussent la beauté des futaies.

Une végétation arbustive et herbacée aussi riche recouvre le parterre de

cette forêt lui donnant l'aspect d'un paradis où la faune règne paisiblement. C'est dans cette forêt que la famille du colon vient puiser toute une gamme de délicieux fruits sauvages que chacun déguste avec joie sur la table pour agrémenter leur repas. Même si le colon s'attaque à la forêt lors de son défrichage, cette même nature ne lui en tient pas rigueur. Les fraisiers et les framboisiers envahissent alors les endroits ouverts non cultivés de façon agressive en offrant des récoltes de fraises et de framboises étonnantes. Les bleuets eux aussi envahissent les sols plus sablonneux dans les champs abandonnés.

La nature offre aussi un jardin de fleurs qu'aucun jardinier ne pourrait reproduire. Du printemps jusqu'à l'automne se succèdent une pléiade de fleurs sauvages aux couleurs les plus variées. Le colon n'a point à porter d'efforts pour modeler son environnement, la nature y ajoute même la couleur par ses belles fleurs tout au long de la belle saison. Les érablières surtout jouent par la beauté de leur parterre jusque tard au printemps. La magnifique fleur suspendue d'un beau jaune clair de l'érythrone partage le sol avec la gracieuse trille à grande fleur blanche qui envahit le parterre de l'érablière. La trille érigée, d'un pourpre foncé, se mêle à ces dernières accompagnées des sabots de la vierge blancs teintés de rose. Nul ne peut pénétrer en forêt et ignorer ces beautés de la nature.

Il m'arrive souvent de m'arrêter le long de la route à travers la forêt lors de mes tournées d'inspection des terres pour prendre quelques minutes afin d'admirer ces bijoux de la nature, vrai chef-d'oeuvre du créateur. La colonisation des terres ne pourra jamais domestiquer tous ces beaux paysages sans éviter de transformer en profondeur cette belle nature qui nous est si gracieusement offerte à portée de la main. Le colonisateur devra toujours en conserver l'intégrité et la beauté en protégeant une grande partie intacte pour les générations futures.

A l'automne, me dit-on, le spectacle est encore plus grandiose avant que

la nature ne s'endorme pour les longs mois d'hiver. Les longs jours de climat maussade de l'automne sont largement rehaussés par le coloris qu'offre le feuillage des arbres et arbustes de la forêt. Je brûle d'envie d'admirer cette féerie automnale que plusieurs colons m'ont racontée. J'ai bien vu les couleurs de l'automne de la vallée du St-Laurent où les terres cultivées ont beaucoup envahi les forêts sauvages. Cependant, paraît-il, rien ne peut égaler le paysage automnal de la vallée de l'Outaouais lors d'une randonnée en bateau sur la rivière. Les érablières des premières terrasses et des premières collines se parent d'une gamme de couleur de l'écarlate au jaune or qui transporte l'observateur à travers des rêves féériques.

L'hiver venu, le colon se prémunit contre la dureté du climat en puisant à la forêt son bois de chauffage et en profite par la même occasion pour couper le bois de construction nécessaire à améliorer ou agrandir son logis et ses bâtiments. Plusieurs s'engagent même chez les exploitants forestiers pour augmenter leurs revenus parfois trop minces sur leur terre afin de faire vivre convenablement leur famille. D'autres le feront pour donner plus d'aisance à une famille sans cesse grandissante. Certains vont travailler en forêt par goût plus que par besoin. Après de longs mois d'hiver, la neige commence à fondre et le climat devient moins rigoureux. Les jours plus chauds réveillent la sève des érables. Les colons accourent à l'érablière, posent les chalumeaux aux érables pour la récolte de cette eau sucrée, le seul luxe de ce pays souvent trop dur pour ses habitants. Tous participent joyeusement presque en fête à bouillir l'eau d'érable, en dégustent la tire refroidie sur la neige, et en font un sirop velouté et un sucre que tous dégusteront toute l'année lors d'occasions spéciales.

Quelques semaines plus tard, les enfants aussi auront leur part de joie à l'approche de la belle saison qui s'annonce. Ils cueilleront les branches de saules garnies de leurs chatons veloutés pour en faire des bouquets à leur mère. Dès que la sève envahit les rameaux des saules, des aulnes

et des peupliers, ils apporteront à leur père ou grand-père des branches avec lesquelles ces derniers leur fabriqueront des sifflets et des flûtes à partir de bouts de tige.

La forêt de l'arrière pays est tout aussi attrayante et généreuse pour les colons. Le terrain y est plus accidenté et souvent moins aisé, mais la flore et la faune y sont toutes aussi riches. L'absence de certaines espèces d'arbres, d'arbustes et de plantes herbacées y est suppléée par une topographie plus variée. Le chasseur doit alors devenir plus astucieux pour dénicher ses proies dans les fourrés et dans les accidents de terrains. Vers le nord du canton, moins de sol se prête à la culture. Plusieurs lots conserveront toujours leur vocation forestière et attireront surtout les grands propriétaires exploitants forestiers. Quelques colons installés sur ces terres commencent déjà à se relocaliser sur des lots plus près des cours d'eau où le sol est plus avantageux.

## 24- Les chutes Rideau et Chaudières

Depuis mon arrivée à Lochaber, je me propose de visiter les chutes des Chaudières et de la Rideau dès que je pourrai me le permettre. Les jours et les semaines furent bien remplies depuis les débuts de mon installation ici. Il n'est pas question d'utiliser le bateau des Stevens le dimanche à cause de la mitaine des baptistes au poste de l'embouchure de La Blanche. Je n'ai donc pu encore utiliser le bateau des Stevens pour m'y rendre. La journée du dimanche est sacrée et tout le personnel des Stevens doit participer à l'office du révérend Edwards. Comme les travaux de construction de l'auberge sont passablement en avance sur les échéanciers et que les journées sont de plus en plus chaudes, le père Stevens permet aux ouvriers du chantier de prendre une journée de relâche en ce deuxième samedi de juillet et autorise l'utilisation du bateau pour faire une balade jusqu'à Bytown. J'en ai profité pour inviter quelques familles de colons que je connais très bien, les Murphy et les Cavan. Près de trente personnes sont de la croisière.

Ce bateau assure la traversée entre Lochaber et Clarence le samedi matin et le dimanche soir durant les mois de juillet et août depuis cette année à la demande de plusieurs colons des deux rives. Il est utilisé en semaine pour les besoins des Stevens. Une plate-forme circulaire est actionnée par un cheval pour actionner la roue d'eau sous le pont du bateau à fond plat. Le bateau de douze pieds de large et de quarante pieds de long à propulsion animale est très bien adapté pour le transport lourd, mais n'est pas très rapide. Il faut compter près de trois heures pour se rendre à Bytown et presque deux heures pour en revenir à même le courant. Ce n'est qu'exceptionnellement que le bateau est utilisé pour de longues distances; ce n'est pas le meilleur moyen de transport sur de bonne distance, il va s'en dire.

Le bateau est accosté à la jetée de l'embouchure de La Blanche depuis

son retour de Clarence il y a une demie-heure et n'attend que ses passagers. Le Cheval prend un repos bien mérité avant d'entreprendre sa dure journée de croisière en amont de la rivière des Outaouais. Ce sera une tâche exténuante pour ce cheval qui est pourtant bien entraîné à ce travail de galère. Après avoir embarqué les sacs de victuailles et autres provisions, les amarres sont larguées et nous voici glissant lentement vers le large remontant le courant vers notre destination. Par cette belle matinée ensoleillée, pendant que tous les passagers profitent de l'air pur, le Père Stevens se plaît à la barre de l'embarcation pendant que les employés des Stevens se relaient aux brides du cheval pour assurer le maintien régulier de la force motrice animale du bateau.

Dépassé la baie de Lochaber, nous traversons vers la rive sud pour éviter les courants les plus forts et donner un moment de répit à notre cheval moteur tout en longeant l'île Gardipy un peu en amont de Rockland. Nous nous y immobilisons même quelques instants pour permettre à notre monture marine de refaire ses forces. Vers dix heures, nous dépassons les courants de l'embouchure de la Lièvre et apercevons un groupe de magnifiques îles masquant presque la rive sud. Ces îles forment une multitude de petites baies où les oiseaux aquatiques y trouvent un vrai paradis. Nous longeons ces îles en empruntant le chenal nord pour finalement remonter le courant jusqu'à l'immense île Kettle. Afin de naviguer en eau calme, nous contournons l'île par le chenal nord où, pour un instant, avant de dépasser son extrémité ouest, nous nous arrêtons encore avant de nous lancer dans le courant de l'embouchure de la rivière Gatineau.

Tout au long de ce trajet, nous pouvons nous rendre compte de la beauté de cette nature encore à peine altérée par la présence de l'homme. Les rives sont en général complètement couvertes de végétation sauvage, de baies magnifiques où abondent les oiseaux aquatiques. De magnifiques mouettes blanches, ces oiseaux d'une agilité sans pareil, sillonnent le ciel au-dessus de notre bateau durant toute la matinée. Le vent frais de la



rivière nous a fait oublier la chaleur écrasante du soleil qui nous accable généralement lorsque nous sommes à terre à ce période-ci de la journée.

Après une lente traversée de l'embouchure de la Gatineau, en longeant la rive nord, nous apercevons le magnifique panorama qu'offrent déjà les chutes Rideau sur la rive sud. Un rideau d'eau forme l'embouchure de la rivière Rideau qui tombe du haut de la falaise qui bloque l'accès aux terres de ce côté de la rivière. Nous avançons plus lentement depuis que nous avons combattu les courants de la Gatineau. Notre bateau semble être un spectacle pour les riverains qui nous regardent passer de la pointe alors que nous nous dirigeons vers la rive sud près des chutes de la Rideau. Les falaises de la rive sud sont couronnées de magnifiques pins blancs et rouges qui, semble-t-il, furent magiquement préservés de la hache des bûcherons à cet endroit privilégié. Devant nous, ce rideau d'eau écumante projette une brume poussée par le vent sur une végétation verdoyante dans la falaise. Une grande partie du haut de la falaise fut gardée intacte par des hommes influents de Bytown qui en font un domaine privilégié.

Nous longeons la rive sud le long de la falaise en amont des chutes Rideau jusqu'à ce que nous contournions la pointe protégeant l'anse au pied des écluses du canal Rideau. Cette anse s'appelle ENTRENCE BAY. C'est là, tout au fond, que la dernière écluse du canal Rideau permet aux bateaux en provenance du sud d'entrer dans les eaux navigables de l'Outaouais pour descendre vers Montréal. Un peu à gauche, le débarcadère du Shannon est en avant plan du Wayside Inn. De là, les passagers peuvent emprunter une route qui serpente jusqu'au haut de la falaise jusqu'à Bytown sur le plateau supérieur. Nous jetons l'ancre ici pour le lunch du midi d'où nous apercevons aussi les chutes Chaudières et les installations de Wrightstown.

Le spectacle est grandiose. La vue de ce magnifique panorama avait aussi attiré l'intérêt de Philemon Wright, il y a quarante ans. Lui et ses

hommes en ont changé beaucoup l'aspect depuis lors. Colonel By, en a poursuivi la transformation durant la construction des écluses du canal Rideau il y a quelques quinzaines d'années. Pendant longtemps, cette grande étendue d'eau était presque toujours couverte de grands radeaux de bois équarri. Depuis quelques années, leur nombre a beaucoup diminué à ce temps-ci de l'année. Les moulins à scie transforment de plus en plus de bois en madriers et en planches pour les transporter en barges et en bateaux à Montréal où à Kingston pour les marchés canadiens et américains.

Le père Stevens se rappelle très bien des années de construction du Canal Rideau entre 1826 et 1831. Ce projet contribua non seulement à changer le paysage des lieux, mais surtout à bouleverser le milieu de vie des environs. Les ingénieurs et les ouvriers engagés sur une base militaire pour les travaux de construction furent des résidents souvent perturbateurs de Bytown et de Wrightstown. Plusieurs sont demeurés ici après la construction et s'installèrent dans la région. Plus de mille hommes participèrent à ce gigantesque ouvrage sur le plateau de Bytown sur une longueur de près de sept milles à partir de la gorge Hog's Back sur la Rideau jusqu'ici sur la rive d'Entrence Bay au pied de Bytown. Plus de deux milles autres ouvriers travaillaient aussi aux travaux le long du nouveau canal jusqu'à Kingston. Le canal, ici, sur les derniers sept milles, permet d'éviter la partie marécageuse de la rivière Rideau et de descendre jusqu'au niveau de la rivière des Outaouais par une série de gigantesques écluses. Philemon Wright racontait souvent que la solitude de ces magnifiques lieux fut tenue en éveil durant les cinq années de la construction par les coups des pics dans le roc et le dynamitage entremêlés des cris des charretiers, le bruit des cognées sur les troncs d'arbres, du martellement sur les charpentes des bâtiments en construction et du vacarme des vaillantes équipes d'hommes façonnant cette nouvelle merveille de la vallée. Le soir à Bytown, ces bruits cessaient pour être remplacés par le vacarme des fêtards dans les rues et les tavernes des deux bourgs de part et d'autre de la rivière des

Outaouais. Ces lieux envahis par de solides gaillards bagarreurs autant que fêtards se transformaient en sinistres faubourgs où les abus d'alcool dégénéraient en d'affreuses confrontations. C'était pire que ce l'on connaît aujourd'hui lors de la descente des chantiers.

La vie est encore turbulente le soir sur les deux rives de la rivière des Outaouais. Les transformations apportées par l'industrialisation sur les rives près des Chaudières ont tout de même permis de conserver la beauté et la popularité de l'endroit. Jusqu'à cinq milles personnes animent ce milieu en constant développement.

Après environ une heure de mouillage dans l'anse, nous repartons pour nous approcher de la rive opposée afin de mieux observer les chutes Chaudières visibles entre les deux îles qui en bloquent l'accès. Nous pouvons monter jusqu'à la pointe de la première île avant que le courant rende vains les efforts de notre cheval propulseur. A ce point, nous rebroussons chemin et reprenons la direction du retour. Les installations des Wright sont étonnantes à voir même de la rivière.

Le père Philemon Wright, très malade depuis quelques années, ne verra plus l'oeuvre qu'il a mis sur pied ici. En juillet 1838, il fut très ébranlé par une crise de coeur, devint paralysé du bras et de la jambe du côté gauche et perdit la parole. Depuis ce temps, la famille Wright n'a parlé que très peu de lui. L'an dernier encore, Philemon Wright voulait acheter un lot et s'établir durant les mois d'été à Caladonia Springs en aval dans la vallée de l'Outaouais pour se soigner dans les eaux chaudes et salées des sources thermales. Malheureusement, il est devenu trop malade pour même faire ce court voyage. Il s'éteignait le 3 juin de cette année (1839) juste au moment où le bois de flottage commençait à descendre la rivière Gatineau. La famille était presque toute au loin à ce moment. Comme tous les ans, Ruggles Wright était à Québec et Tiberius était dans le haut de la Gatineau à gérer la coupe et le flottage. Seul Christopher Wright, le plus jeune des fils était aux installations de

Wrightstown près de la famille.

Je me promets de venir visiter plus longuement les installations des Wright dès que j'en aurai l'occasion. Bien sur que je visiterai aussi les sources thermales de Caladonia Springs.

Le retour s'effectue beaucoup plus aisément pour notre monture maritime qui a atteint la limite de son pouvoir lors de la montée. Tous avaient été amusés de voir fonctionner cette machine vivante qui nous a permis une balade des plus intéressantes. La croisière se termine au poste de La Blanche très tard en fin d'après-midi.

## 25- Je m'installe au "BEACHHOUSE"

Début août et les travaux de l'auberge sont complétés. Bien sûr, beaucoup de travaux de finition sont encore à faire, mais les hommes de Samuel Stevens n'ont plus de gros travaux à réaliser, si ce n'est que terminer les écuries qui ne demandent qu'à peine une semaine de travaux. Je peux compléter le reste des travaux intérieurs et le nettoyage du terrain moi-même. Aujourd'hui, premier samedi d'août, je mets fièrement les pieds dans l'auberge avec mes effets personnels.

Au cours de la journée, je compléterai le transport des documents et dossiers de la colonisation et dorénavant je pourrai travailler à partir du BEACH HOUSE. Occasionnellement, j'irai rencontrer les Stevens pour présenter mes rapports d'inspection et rendre compte de l'état des terres de la colonisation. Tout mon temps libre sera donc maintenant mis à compléter l'aménagement de l'auberge. La semaine prochaine, je transporterai aussi le reste du mobilier pour les chambres et les salles de l'auberge.

J'ai enfin ma propre résidence, mais de lourds engagements à rencontrer pour la conserver et la faire prospérer. Je me sentirai peut-être seul jusqu'à la fin de la saison de navigation, mais l'idée de l'arrivée de ma femme Catherine avant les derniers bateaux me stimulent à compléter plus vite les derniers travaux d'installation d'ici-là. Je dois aussi voir à préparer la documentation pour faire connaître les services disponibles à la clientèle éventuelle pour le printemps prochain.

Le père Stevens, dans ses temps de loisirs m'a déjà préparé le panneau d'identification de l'auberge en grosses lettres visibles jusqu'au milieu de la rivière. Il a insisté pour qu'un homme du poste vienne m'aider à l'installer en fin d'après-midi pour que les colons la voient en remontant la rivière demain en se rendant écouter le pasteur Edwards.

Toute la journée du samedi et du dimanche passe à mon installation définitive à l'auberge. Levé tôt ce dimanche matin, je passe tout près d'une heure sur la grande véranda avant du BEACH HOUSE à respirer l'air pur venant de la rivière et à rêver à ce que la future auberge deviendra avec les années. La rivière est calme et les mouettes commencent à sillonner au-dessus de la grève pour repérer quelques poissons morts ou d'éventuelles grenouilles qu'elles pourraient se mettre dans le bec. Je descends sur le rivage pour observer avec fierté l'enseigne du Beach House. Fantastique cette enseigne sur ce colossal bâtiment de pierre de trois étages; la mansarde lui donne aussi fière allure. Faudra vite voir à blanchir les boiseries; ce bâtiment le mérite bien.

Je dois passer une grande partie de la journée du dimanche à placer le mobilier des chambres et des salles de l'auberge. Ce mobilier fut livré en vitesse à ma surprise en fin de journée hier. Plusieurs des pièces du mobilier furent fabriquées par le père Stevens dans les ateliers de La Blanche. Je dois aussi voir à la voiture et au cheval acquis chez les Stevens il y a quelques jours. Je suis dorénavant entièrement responsable de voir à tout ce qui m'entoure et de tout ce que j'utilise. C'est la grande liberté, mais aussi, le devoir de m'occuper de tout moi-même. Je devrai m'approvisionner, entretenir mon établissement et ses dépendances, nourrir mon cheval et protéger seul ma propriété. Je devrai aussi penser très tôt à me procurer une embarcation sécuritaire pour me déplacer sur la rivière. Le plus important pour le moment est d'acquérir un minimum de lingerie de chambres et des ustensiles et de la vaisselle de cuisine pour parer au plus pressant en cas d'éventuels visiteurs.

Tant que le Beach House ne sera pas connu, peu de clients s'y arrêteront. L'ouverture n'était de toute façon prévue que pour les premiers bateaux de la prochaine année de navigation. Tout y est d'un calme stupéfiant. Aucun autre bâtiment visible dans les environs. Il est

à espérer que quelques artisans ou forgerons seront attirés par la construction de mon auberge. Il est à prévoir que bientôt des scieries s'établiront dans le canton et que les activités du quai augmenteront très vite. A quelques milles pieds de l'auberge, le quai semble ne plus répondre au nouveau visage que le canton se donne. Je devrai très tôt vendre l'idée de reconstruire le quai le plus près de l'auberge possible vis-à-vis la ligne de lot ou dans l'alignement de la route actuelle. Le vieux quai arrive à peine à supporter l'accostage des bateaux qui ne cessent de grossir à chaque fois qu'ils sont remplacés.

Déjà, en fin de journée, deux chambres à l'étage supérieur sont prêtes à recevoir d'éventuels visiteurs. Au rez-de-chaussée, la salle à manger est complètement meublée et l'âtre de la cuisine est complètement paré de tous ses supports à cuisson. Tous les dossiers de la colonisation que j'ai apportés avec moi sont déjà rangés dans ma salle de travail où je recevrai les colons qui voudront bien se rendre jusqu'ici. Ce sera aussi le bureau où je traiterai de futurs projets avec les clients de l'auberge. J'ai assez travaillé pour cette deuxième journée d'installation. Beaucoup de choses restent à faire, mais rien ne sert de se hâter, plusieurs semaines s'amènent encore où je pourrai poursuivre mon installation tout en continuant mes tâches d'inspection des terres. Prenons un bon repas bien mérité et profitons de cette tranquillité.

Après le repas, une longue marche vers l'est sur la rive me permet pour une première fois d'observer l'auberge en avant plan d'un superbe coucher de soleil. Les reflets rouges-rosés des rayons du soleil sur les quelques nuages à l'horizon laissent la silhouette de l'auberge dominer au-dessus de la ligne lointaine des arbres.

A mon retour face à l'auberge, un canot est monté sur la rive. Me levant la tête vers la véranda de l'auberge, j'aperçois un vieil homme à la soutane noire assis sur les marches avant, attendant mon arrivée. C'est le curé Brady de Buckingham. Il revient de Clarence et s'arrête

ici avant de longer la rive nord pour remonter la rivière. Piqué par la beauté du nouveau bâtiment, il a bifurqué vers l'auberge pour me rendre visite. Il savait que j'en étais le propriétaire, mais était surpris de voir le bâtiment déjà habité. Il accepte avec empressement mon invitation d'y passer la nuit avant de reprendre la route vers Buckingham.

J'entre avec lui à l'intérieur et allume une lampe à l'huile et commence à lui faire visiter le rez-de-chaussée de l'auberge. Pour quelques jours d'installation, le curé Brady est fort surpris de voir comment je suis arrivé à m'installer. J'allume un feu dans l'âtre de la cuisine pour préparer un peu de thé dans la soirée. Pendant que le feu s'attise, je l'invite à monter ses effets personnels au deuxième étage où je lui fais ranger ses affaires avant de redescendre faire bouillir l'eau pour le thé.

Durant de longs moments, nous échangeons sur les conditions de vie des catholiques du canton et de leur peu d'intérêt pour le salut de leurs âmes. Je l'informe aussi de l'attitude de plus en plus fanatiques de certains protestants envers les catholiques dans la vallée. Ce fanatisme n'aide pas à sensibiliser les catholiques à l'urgence d'organiser la pratique religieuse dans leur canton. Pourtant l'agressivité et la conviction que les protestants démontrent pour leur religion devrait leur servir d'exemple. Le curé Brady ne veut pas brusquer les choses, non plus provoquer des réactions excessives en venant faire une campagne trop offensive. Vaut mieux ébruiter lentement qu'il me rend visite, sans plus, pour éveiller l'intérêt des colons catholiques, plutôt que de forcer ceux-ci à accepter sa présence.

Avec des propagandistes protestants comme les Tucker et Cook qui achètent les conversions des catholiques à la religion baptiste, rien ne sert de partir en grande croisade avec le peu de moyen que nous avons. Vaut mieux partir de bon pied avec des convaincus que de risquer de perdre des disciples encore trop peu enthousiastes. Tant de travail peut mener vers des succès douteux. Nous convenons donc pour le moment de ne faire que connaître son passage à la Beach House. Il faudra aussi



ébruiter la visite de Monseigneur Bourget prévu pour l'an prochain dans la vallée.

Je l'assure de ma collaboration dans sa mission chez les colons du canton lorsque le moment sera venu, tout en l'avisant des engagements que j'ai envers les Stevens. La réaction des Stevens ne le préoccupe pas outre mesure à moins que le pasteur Edwards ne s'y mette de la partie. Le curé Brady sympathise beaucoup avec l'oeuvre du pasteur Edwards et croit que ce dernier en porte autant pour la sienne. Chacun travaille dans ses convictions et semble mutuellement se respecter.

Les frictions s'établissent surtout au niveau des commerçants protestants qui ne voudraient pas perdre leur prestige et leur autorité en voyant s'installer des forces divergentes à leurs intérêts dans le milieu. Ceux-ci gardent souvent les colons en otage dans leur misère et ne voudraient pas voir d'autres forces compétitionner avec les leurs. Les Stevens savent bien que je suis catholique canadien et acceptent de m'épauler dans mon projet en m'engageant comme inspecteur des terres pour tout le canton, compte tenu de mes origines et convictions. Tout devrait bien aller.

Il ne faut pas brûler les étapes. Les colons catholiques ne sont pas nombreux dans le canton et il ne faut pas s'attendre à construire une mission très active durant les premières années d'efforts. Le curé Brady ne prévoit pas revenir dans le canton avant le printemps prochain pour rencontrer les colons. L'hiver limite énormément ses déplacements et les chantiers de la Lièvre prennent beaucoup de son temps. En été, il visite au moins à deux reprises les missions à l'ouest de Bytown, tout au long des rives de l'Outaouais où les familles catholiques sont très nombreuses. Presque tous les émigrants irlandais catholiques vont s'installer dans cette partie de la vallée, les protestants s'arrêtent dans nos cantons environnants ou bien vont tout simplement s'établir dans le Haut-Canada.

Après une bonne nuit de sommeil et avoir dit sa messe sur la table de la

salle à manger, le curé Brady repart très tôt après le petit déjeuner. Je le regarde longtemps remonter la rivière jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon. Ma journée d'inspection sera longue aujourd'hui, car je ne sortirai pas demain, jour où je compte bien jouer le jeu de l'aubergiste à l'arrivée du Shannon qui arrête généralement le mardi pour le service de la poste royale.

## 26- Changements dans mes plans

Mes deux premiers mois à l'auberge me donnent le sentiment d'être presque le prince de la vallée. Quelques visiteurs ont donné vie au Beach House qui commence à prendre un aspect de lieu de séjour de classe. Malgré que je passe plusieurs heures par jour à mes tâches d'inspecteur des terres, j'apprends de plus en plus les règles d'hôte avec les premiers clients qui y descendent. Le Beach House sera assez connu le printemps prochain pour attirer une clientèle régulière. Déjà j'ai avisé la compagnie de navigation d'inclure mon établissement dans leur prochaine publicité pour le printemps. Je m'efforce d'accueillir les visiteurs à la descente du bateau. On parle déjà du Beach House dans la vallée.

Par ce beau mardi de début d'octobre, je travaille autour de l'auberge en attendant l'arrivée du Shannon. A onze heures trente, voyant le bateau se diriger vers le quai, je me hâte vers le débarcadère pour y cueillir le sac de courrier. Dès que la passerelle touche le quai, une surprise, mon père descend. Je ne l'attendais que dans deux ou trois semaines. Avec son large sourire, il se dirige vers moi avec sa valise en me félicitant de la beauté et la prestance de l'auberge. Il me taquine un peu cependant de ce nom bien anglo-saxon sur le panneau avant. THE OTTAWA BEACH HOUSE, c'est d'une consonance à n'attirer que les émigrés et à faire fuir tous les Canadiens. Que ne faut-il pas faire pour s'assurer une clientèle bien nantie. C'est à faire fuir les moins fortunés avec un tel nom.

De retour à l'auberge avec mon père, il m'explique qu'il a avancé sa tournée d'automne dans la vallée pour deux raisons. La première, c'est qu'il mourrait d'envie de voir comment je m'en sortais avec l'établissement de l'auberge et qu'il voulait passer au moins une semaine ici pour goûter à ce plaisir d'être reçu par le nouvel aubergiste. La seconde raison n'est pas un prétexte pour prendre des vacances, mais,

une nouvelle pas désagréable en soit, un événement qui pourrait changer un peu mes plans pour l'hiver prochain.

Tout en prenant le dîner, mon père commence à me donner des nouvelles de la famille à Montréal et surtout de Catherine ma femme. Après certaines hésitations, il m'annonce finalement que ma femme est enceinte de près de six mois maintenant. Elle s'en est rendu compte avec assurance seulement au cinquième mois tant sa grossesse semble bien se dérouler. Elle entrevoit cependant avec beaucoup de crainte l'accouchement au milieu de l'hiver, isolée dans la vallée de l'Outaouais. Elle me demande de prendre un moment pour analyser la situation. Si c'est possible, elle préfère que je passe l'hiver avec elle à Montréal et de remonter très tôt dans la vallée dès que la navigation le permettra au printemps. Je suis heureux d'entrevoir la naissance d'un enfant, mais cet heureux événement vient en même temps changer le cours des choses.

Malgré tout, l'idée de passer l'hiver à Montréal ne me déplaît pas du tout. Ces cinq derniers mois furent très durs et longs pour moi, isolé de ma femme et de la vie de la ville de Montréal qui m'a toujours fascinée. Laisser l'auberge dans laquelle j'ai mis tant d'efforts à installer, me dérange aussi. Le cours des événements ne me laisse que très peu le choix. Rester ici pour l'hiver et me sentir coupable d'abandonner Catherine dans une période où elle a grand besoin de moi n'est sûrement pas prendre une bonne décision. Comme mon père demeure ici encore pour plusieurs jours, je mettrai le temps de m'habituer à la situation avant d'en parler plus longuement.

Mon père me parle aussi du projet de Monseigneur Bourget de visiter les colons de la vallée l'an prochain. Il compte se rendre jusque dans le haut de la vallée aussi loin sur la rivière que ses missionnaires ambulants se rendent. Il planifie bénir toutes les nouvelles chapelles, procéder à la confirmation de plusieurs enfants de la colonie et de stimuler l'ardeur des colons pour leur religion qu'ils ont tendance à négliger. On dit que les

missionnaires et curés de la vallée commencent déjà à préparer les colons à la visite de l'évêque avec un enthousiasme fébrile.

Je parle longuement des pressions que les catholiques du canton et de la vallée subissent de la part de certains protestants plus conquérants que leurs pasteurs. Même si les Stevens ne semblent pas de ceux-là, je crois bien que je devrai liquider mes dettes avec eux le plus vite possible avant de partir en croisade pour aider les colons catholiques à s'organiser et à s'intéresser plus intensément à leur religion. Tant que je n'y mettrai pas trop d'ardeur, je ne crois pas que les Stevens en fassent un drame, mais ils pourraient éventuellement recevoir des pressions pour le faire. Je me suis tout de même engagé à remplir les fonctions d'inspecteur des terres pour trois ans et je ne peux me permettre de perdre leur confiance pour cette période au moins. Si je parvenais à travailler à Montréal durant les six mois d'hiver, je pourrais peut-être gagner assez d'argent pour prévenir d'éventuels mauvais coups.

Durant les jours qui suivent, mon père vient plusieurs fois avec moi dans mes tournées d'inspection. Parfois, il demeure à l'auberge et exécute certains travaux que j'ai mis en marche depuis un certain temps. Nous sommes allés rendre visite aux Stevens et discuter de la possibilité que j'aie passé l'hiver à Montréal. Dans les circonstances, Samuel Stevens trouve logique que je quitte momentanément le canton pour revenir par le premier bateau, printemps prochain. Les dossiers de la colonisation sont à date et sous contrôle comme jamais ils ont été, et peu de choses changent durant l'hiver; les communications sont coupées de toute façon avec l'extérieur.

Je devrai donc barricader l'auberge pour l'hiver et espérer que rien ne s'y détériore durant la saison froide. J'aurai à redéménager tous les dossiers chez les Stevens pour cette période. Je profiterai de mon séjour à Montréal pour commander des provisions difficiles à se procurer dans la vallée pour l'opération de mon établissement l'an prochain.

## 27- La fabrication de la potasse

A la mi-septembre jusqu'à la mi-octobre, tous les ans, les Stevens procèdent à la fabrication de potasse à partir des cendres qu'ils ont achetées des colons et entreposées sous un abri dans la partie nord du poste. Depuis le temps que le père Stevens me parle de cette opération, je ne manque pas d'en suivre les étapes cette semaine avant de partir pour l'hiver à Montréal. Depuis de longues années, les colons défricheurs en retirent un supplément de revenus qui les aident à s'approvisionner au poste des Stevens.

A l'arrivée des premiers colons dans l'Outaouais comme ailleurs en Amérique du nord, il fut vite remarqué que les cendres de bois permettaient d'extraire plus de potasse pure qu'à partir de cendre de bois exploitée dans les régions baltiques. Il se développa très vite une demande de potasse américaine, surtout canadienne sur le marché européen. Depuis le début de la colonisation, la vallée de l'Outaouais se révèle une bonne productrice de potasse avec ses forêts de bois francs.

Les colons vendent surtout la cendre à des gens fabriquant industriellement la potasse comme ici chez les Stevens. Peu de colons ont les moyens de s'offrir l'équipement et sont très rares ceux qui possèdent l'expertise que demande ce processus de fabrication de la potasse. Parfois certains producteurs se rendent jusqu'à l'extraction du filtrat (ou lessive) des cendres. De rares autres se risquent à pousser le procédé plus loin jusqu'au premier raffinage de production des sels noirs.

Le volume de produit fini de potasse représente une partie infime du volume de cendres requises dans le processus et ce volume varie beaucoup selon la qualité de la cendre utilisée. La qualité de la cendre est grandement reliée à la sorte de bois ou de matériaux desquels proviennent les cendres. Les fougères donnent les cendres les plus productives, mais ces plantes ne sont pas disponibles en assez grande

quantité en nature pour représenter un vrai potentiel de matière première. Les arbustes donnent un meilleur rendement que les arbres. De façon générale, les cendres de petites branches et des feuilles brûlées produisent plus de potasse que les cendres de troncs d'arbres. Le bois de hêtre est moins préféré à cause de son haut taux d'alcali, tandis que le pin et les conifères en général sont dédaignés pour leur mauvais rendement en potasse.

Plusieurs variantes de méthodes d'extractions sont utilisées pour extraire la potasse selon surtout le type de cendres disponibles. Cependant, en tout temps, il est essentiel d'utiliser des cendres pures exemptes de toute trace de terre ou de bois non complètement calcinés. Dépendant de la qualité des cendres, les colons peuvent recevoir entre six (6) à neuf (9) "pennies" le minot de bonnes cendres chez le fabricant de potasse.

Des bouilloires ou chaudrons spéciaux sont fabriqués dans les fonderies de Trois-Rivières et coûtent de 80 à 100 "pounds" l'unité. Les contenants de métal ordinaire ne résistent pas à la très haute chaleur et aux sels en dissolution durant les étapes de raffinage.

La première étape consiste à obtenir un filtrat de la cendre en faisant percoler de l'eau à travers ces cendres dans un contenant qui laisse écouler le filtrat par la base dans un autre contenant. Avant que ce filtrat soit bouilli, il est nécessaire de le faire passer à travers de nouvelles cendres fraîches pour en augmenter sa concentration en alcali. Quand le filtrat atteint la concentration désirée, il a une couleur brun foncé. S'il n'atteint pas la concentration voulue, il est difficile d'obtenir de bons résultats.

Après la première étape, une longue période de bouillage du filtrat produit une bouillie de forte consistance, qui en refroidissant, devient dure comme du mortier d'argile. L'étape suivante consiste à fondre ces sels pour en éliminer les impuretés.

Lors de fabrication domestique, une fournaise rudimentaire de pierres placées de façon à entourer une bouilloire ou chaudron de raffinage. On laisse environ un pied d'espace en dessous pour y entretenir un feu constant. A l'arrière de cette fournaise, une cheminée de glaise ou d'argile et de pierres permet d'évacuer la fumée et produit la circulation d'air nécessaire à activer le feu. Le feu devient si chaud qu'il parvient presque à faire fondre le chaudron, quelque soit sa résistance. Il faut même faire attention de ne pas frapper le fond rougi du chaudron en alimentant le feu, car un mauvais coup pourrait le perforer.

Le raffinage se fait généralement le soir, lorsque possible, car la couleur du matériel en fusion est plus facile à distinguer et le moment critique d'arrêt du processus plus facile alors à évaluer. Lorsque le matériel en fusion prend une couleur rouge foncé comme le cuivre, on laisse le feu mourir et le tout devient de la potasse. Parfois, en refroidissant, la potasse prend une teinte grise, mais généralement, la potasse de bonne qualité devient d'une belle couleur vert pois. Un autre signe que la potasse est à point est la présence d'une vapeur bleuâtre qui apparaît au-dessus de la surface en ébullition.

Avant que le matériel ne se solidifie, la bouillie de potasse est alors versée dans des chaudrons ou pots de métal à fond demi-sphérique et préalablement chauffés pour éviter leur éclatement. La masse de potasse s'y solidifie en prenant la forme d'une demi-sphère. Ces masses refroidies sont placées dans des barils de chêne, la première placée la partie arrondie vers le bas et les suivantes toujours en position renversée de celle qui la précède.

C'est un travail très dur et exténuant surtout à cause de la chaleur. Les raffineries se sont vite développées dans la vallée et la production massive devient courante surtout dans les cantons bien peuplés. Dans ces cas, l'équipement est devenu plus élaboré et les installations plus imposantes. L'équipement est alors plus gros et plusieurs unités de



raffinage sont en exploitation sur un même site; on installe alors les diverses pièces de l'exploitation sur un terrain à pente légère en flanc de colline à proximité d'un cours d'eau. Au haut, comme chez les Stevens, les caissons de filtration contenant les cendres laissent le filtrat s'écouler dans des réservoirs. Plus bas, les grands chaudrons à potasse de cinq pieds de diamètre sont remplis de filtrat à l'aide d'une immense louche en forme de poêle à frire fixée au bout d'une perche de métal de dix pieds.

Pour une installation d'un seul chaudron de raffinage de cette dimension, une semaine est généralement le temps requis pour fabriquer un baril complet de potasse en utilisant quelques refroidisseurs. Mais comme plusieurs chaudrons sont utilisés dans la fabrication industrielle, la production en est d'autant accélérée. Des systèmes de poulies et de câbles permettent de manoeuvrer les blocs de potasse dans les barils et servent à charger ces barils pour les expédier.

La potasse se vend généralement à l'est de Montréal dans des grands barils de chêne de 560 livres aux prix de 80 à 120 pounds anglaises chacun. Il est même souvent plus payant pour les colons de vendre leurs cendres, leur potasse ou leurs sels noirs que de marchander la vente de leur surplus de blé. Les fabricants locaux de potasse négocient couramment avec les colons pour acheter les cendres à bon compte. Un minot de cendre peut produire environ cinq livres de potasse. Un baril de potasse de 560 livres demande jusqu'à une acre de bois sur pied réduit en cendre et raffiné.

La potasse ainsi produite peu encore être raffinée pour produire un matériel plus fin et se vend alors encore plus cher. Le procédé est similaire, mais le produit prend une couleur blanche comme le soda à pâte. Parfois les colons achètent ce dernier produit en morceaux de la grosseur des deux poings. Un morceau répond à leurs besoins de consommation pour quelques années. D'autres colons brûlent les épis de

blé-d'inde (maïs) en fines cendres, en extrait un filtrat qui produit une excellente poudre pour faire lever le pain. La potasse dans l'industrie est utilisée dans la fabrication du verre pour purifier le sable et depuis plusieurs années pour accélérer l'impression des couleurs sur les tissus.

Pour avoir vu pendant plusieurs jours les employés des Stevens faire ce travail, je peux encore une fois observer que ce n'est pas celui qui travaille le plus durement et dans des conditions difficiles qui en bout de ligne profite des plus gros profits des efforts encourus. Les travailleurs usent leur santé pour un salaire plus que dérisoire et les patrons encaissent les profits.

## 28- Je pars pour Montréal

Le mois d'octobre m'a paru une éternité. Ma femme me manque beaucoup. Même si je lui écris presque toutes les deux semaines depuis mon arrivée à Lochaber et qu'elle me l'a bien rendu de son côté, je manque beaucoup sa présence. Je me console à la savoir chez mes parents en sécurité, mais je préférerais l'avoir auprès de moi. Maintenant qu'elle est enceinte de plus de six mois, je ne pense qu'au moment de naviguer vers Montréal auprès d'elle. Dans quelques jours, je barricaderai l'auberge et prendrai le bateau même si quelques semaines de navigation semblent encore possibles.

J'ai transporté tous les dossiers d'inspection des terres au bureau du poste de La Blanche hier et discuté avec Samuel Stevens de certains problèmes et projets dont il m'a chargé de régler avec les officiers du bureau de la colonisation à Montréal et avec certains négociants pour ses approvisionnements du printemps. Il y a une semaine, lors d'un voyage à Buckingham, j'ai aussi reçu du curé Brady une demande pour aller rendre compte à Monseigneur ou à son entourage des conditions difficiles dont les missionnaires de l'Outaouais font face et de l'aide qu'ils auraient besoin. Il me remit, à cette occasion, un certain nombre de documents qui seront utiles à la préparation de la tournée de monseigneur dans l'Outaouais l'an prochain.

La température du mois d'octobre fût maussade. Heureusement que mon programme d'inspection et d'évaluation des conditions des lots des colons encore sous la période de probation était presque complété au début du mois. Je n'ai pu compter que sur moins de dix jours de temps propice pour me rendre dans le pays. Les journées de mauvais temps m'ont cependant permis de presque compléter les travaux de menuiserie à l'intérieur de l'auberge, ce qui me permettra d'offrir à Catherine une maison des plus habitables au printemps prochain à son arrivée avec le bébé.

J'ai aussi transporté plusieurs charrettes de bois de chauffage en réserve pour l'an prochain tant pour les grands foyers que pour l'âtre de la cuisine. J'ai aussi minutieusement sélectionné et placé tout ce que nous aurons besoin pour opérer la cuisine et la salle à manger de l'auberge. En ouvrant la porte au printemps prochain, nous pourrions entrer dans une maison déjà prête. Ces derniers jours, durant mes temps libres, j'ai fabriqué un joli berceau en pin blanc traité à l'huile de lin pour le bébé. Tout est prêt pour recevoir celle qui m'a tant manqué durant les sept derniers mois.

Je quitte un pays qui a revêtu ses plus beaux atours. Comme pour souligner sa tristesse de me voir partir, la nature a laissé sa couleur de verdure pour couvrir la forêt et les champs de toutes les teintes imaginables à partir du jaune jusqu'au rouge pourpre avant de s'endormir pour la saison hivernale. Déjà les feuilles tombent au sol d'une façon effrénée au grés des vents et le parterre forestier est recouvert de feuilles mortes. Les vents plus froids du matin sifflent à travers une forêt où seuls les conifères semblent encore leur résister. La nature est triste et semble me dire d'aller au loin retrouver ceux qui me manquent tant, plus que jamais.

Enfin sur le bateau, des heures nous permettent de discuter avec des gens qui eux aussi retournent à Montréal, certains pour ne passer que l'hiver, d'autre pour ne plus y revenir. Tous cependant reviennent avec des nouvelles différentes de la colonie. Des histoires de la famille Wright des chutes Rideau, d'autres avec de mauvaises nouvelles sur le découragement des artisans. Un sujet qui fait aussi parler beaucoup, c'est le développement de Caledonia Spring près de l'Orignal. Ce site de villégiature et de santé se développe sous une forme de centre touristique. Cet endroit est en passe de devenir le centre de repos et de santé le plus important en Amérique du nord.

On dit que c'est déjà trop tard même pour les Wright d'investir dans le

développement des sources d'eau minérale et d'eau chaude. Ces sources thermales et minérales commencent déjà à attirer beaucoup de gens en quête de loisirs santé ou tout simplement de cure de rajeunissement. Plusieurs gens d'affaires y ont vu très vite une opportunité d'investissement. Au cours des quelques premières années, la grande propriété et ses sources thermales et minérales changèrent souvent de propriétaire.

Chacun sur le bateau y va des informations qu'il a recueilli en jasant avec les gens de la colonie dans la vallée. En 1835 Orrin Kellogg était propriétaire de l'ensemble de ce que l'on tente maintenant d'appeler CALEDONIA SPRING RESORTS. Il réalisa vite qu'il manquait de capitaux et vendit la propriété à William Parker en 1836. Celui-ci parvint à construire un gîte et des installations autour des sources pour répondre à la demande des clients venant de Montréal, Québec et même quelques fois des Etats du Sud. Malheureusement, le feu détruisit presque toutes les installations en automne 1838. Aussitôt, Parker se trouva des investisseurs à Montréal sans en parler aux marchands et entrepreneurs de la vallée de l'Outaouais. C'est au cours de cet été même en août de l'an 1839, il y a quelques mois, que le premier bateau amenait les premiers clients des nouvelles installations beaucoup plus modernes. On dit que l'an prochain, l'endroit attirera beaucoup de gens qui courent les centres d'eau thermale et minérale pour des raisons de santé surtout.

D'autres sites semblables, mais de moindre importance commencent à attirer d'autres investisseurs dont les Wright. C'est aussi à Gloucester Spring sur Green's Creek et Eastman's Spring sur Bear Brook près de Bytown que d'autres sources thermo-minérales furent identifiées l'an dernier. Mais les investisseurs se font toujours attendre. C'est à se demander si j'ai installé mon auberge au bon endroit dans la vallée. Nous verrons bien avec le temps. Il n'y a pas que les sources thermales qui attirent les gens.

## 29- De retour à Lochaber

Autant j'étais empressé d'aller passer l'hiver à Montréal l'automne dernier, encore plus la pensée de revenir à Lochaber avec Catherine et Paul m'avait hanté tout l'hiver. A Lochaber, Catherine me manquait. Après l'avoir retrouvé à Montréal à l'automne 1839, l'auberge, les souvenirs des colons et de la vallée me rappelaient à Lochaber. Tout l'hiver, je ne pensais qu'aux tâches à poursuivre et qu'au pays à bâtir. Après une saison passée à Lochaber, ce pays est devenu le mien.

J'ai perdu la plupart de mes attaches à Montréal depuis la mort de mon père après le nouvel an. Une mauvaise pneumonie l'a emporté vers la fin du mois de janvier. Ma mère ne voulait pas rester seule dans sa grande maison et m'avait chargé de tout vendre. Elle ne voulait pas demeurer seule et semblait vouloir nous suivre à Lochaber. J'ai trouvé l'idée intéressante et sa présence à l'auberge serait d'un grand support pour Catherine qui doit voir au bébé en plus d'assumer les tâches domestiques de l'auberge dès son arrivée à Lochaber.

Le bébé qui à quatre mois, naquit en début février quelques semaines après la mort de mon père. L'arrivée de ce petit fils avait beaucoup aidé ma mère qui venait de perdre papa. Elle consacra très vite presque tout son temps libre au soin du bébé rendant même parfois Catherine un peu jalouse de ne pas entièrement posséder son bébé. Il n'était dès lors plus question pour ma mère de demeurer seule à Montréal et je fis très vite comprendre à Catherine que ma mère lui serait très utile et même indispensable comme support à l'auberge de Lochaber. Tout fût donc vendu à Montréal et tous les trois nous nous retrouvons à Lochaber avec le bébé. C'est une nouvelle aventure pour tous et le début d'une vie fantastique dans un pays où tout reste à construire.

Depuis une semaine maintenant, nous vivons une vraie vie familiale à

l'auberge de Lochaber. Ayant tout laissé derrière nous à Montréal, nous sommes maintenant quatre à partager notre petit domaine au Ottawa Beach House. Ma mère met tout son temps à aider Catherine et à s'occuper de bébé Paul, ce qui lui aide à s'habituer à la disparition de mon père. La présence de ma mère auprès de Catherine et du bébé me rassure lorsque je dois m'absenter pour mes tournées d'inspection des terres ou lors de d'autres déplacements loin de l'auberge. J'ai préparé les dépendances de l'auberge en prévision des premiers clients qui viendront à l'auberge bientôt. Pendant ce temps, Catherine et ma mère se sont préoccupées d'organiser les chambres du haut et les grandes salles du premier étage pour recevoir les premiers visiteurs.

La liquidation des biens de mon père à Montréal nous a permis de mettre une somme d'argent assez importante en réserve. Cette réserve est planifiée pour couvrir mes dettes avec les Stevens. Advenant des mésententes au sujet de mes plans d'aider les colons irlandais catholiques et éventuellement de favoriser des canadiens qui s'annoncent déjà, les Stevens pourraient décider de mettre fin à nos arrangements de remise des frais encourus lors de la construction de l'auberge. Ma mère en venant ici m'a tout légué ses avoirs en échange de demeurer avec nous.

Pour le moment, la clientèle se fait rare à l'auberge, mais ce n'est que le début de la saison de navigation. Un seul visiteur est venu dans le canton depuis une semaine. Il a préféré se rendre directement chez les Stevens comme à l'habitude. Il a utilisé mon service de carriole tout au plus, les Stevens ne s'étant pas rendu au quai cette journée-là pour le recevoir. Il est convenu de toute façon que j'assure la livraison de la poste royale du bateau au poste de La Blanche dès qu'un bateau laisse un sac de courrier.

Bientôt, quelques familles d'émigrés mettront pieds à Lochaber et les Stevens m'ont chargé de les recevoir et de les guider jusqu'à leurs lots. Des arrangements ont été pris pour que je les loge à l'auberge les

quelques premiers jours au frais de la couronne si besoin se fait sentir. Ce ne sera que pour une ou deux journées, car le bureau de la colonisation leur a concédé leurs lots dans la concession VII sur le côté ouest de la rivière La Blanche. C'est un secteur difficile d'accès, aucun pont n'ayant encore été jeté sur la rivière à cette hauteur. Seul un pont temporaire entretenu par les Stevens traverse la rivière au-dessus des chutes à l'arrière du rang IV pour le moment.

Ce matin, j'ai pris plaisir à traverser la rivière jusqu'à l'île Clarence en canot pour savourer la vue de mon domaine de la rive opposée. Les grandes lettres de l'affiche du OTTAWA BEACH HOUSE sur le colossal bâtiment de pierre ne peuvent qu'attirer la clientèle éventuelle. L'auberge dans son beau paysage de verdure est visible de toute part sur la rivière. Elle est majestueuse mon auberge, mais solitaire dans ce pays encore à peine éveillé à la colonisation et encore moins à l'industrie autre que l'industrie du bois que les Stevens contrôlent de connivence avec l'empire des commerçants de la vallée.

Aujourd'hui, je fais quelques visites vers l'est sur la piste du rang III en bordure de la rivière des Outaouais vers le début de la baie Noire où quelques colons se sont installés il y a quelques années sur des lots abandonnés. L'an dernier, j'avais remarqué que l'un des colons n'avait pas encore régularisé la reconcession de ce lot et je lui avais promis que je le reverrais ce printemps. J'ai donc rencontré ce dénommé Antonish Cayen que je croyais établi seul avec sa femme. Il travaille aujourd'hui au champs avec deux jeunes hommes qu'il me présenta comme ses deux fils, Hyacinthe et Alphonse. Il m'explique qu'ils arrivaient tous ici en catastrophe au printemps 1838 après avoir passé un hiver affreux caché dans les bois de la Seigneurie des Papineau qui leur avaient permis d'hiverner dans une cabane abandonnée. Les seuls biens qu'ils avaient emportés avec eux étaient une charrette, un cheval et quelques menus effets personnels. Leurs fusils leur permirent de survivre de la chasse jusqu'à ce qu'ils arrivent à Lochaber où ils se fixèrent sur une ferme



abandonnée. Ils ne firent point de tapage ne voulant pas devoir expliquer d'où ils venaient. Antonish Cayen m'a promis de venir me voir aujourd'hui même pour régulariser l'acquisition de son lot.

J'ai déjà un premier litige de concession de lot dès mon arrivée à Lochaber et bientôt ce sera aussi de nouveaux colons qui voudront s'établir. La tâche s'annonce bien chargée. Espérons que l'opération de l'auberge nous occupera autant. J'espère bien donner des services supplémentaires à la clientèle de l'auberge. J'ai commandé chez les Stevens un canot supplémentaire plus gros que le mien pour le louer aux visiteurs ou aux colons qui voudraient se rendre soit à Clarence ou tout simplement se promener.

J'ai déjà bêché un grand carré de potager au fond de la cour cette semaine et j'y sèmerai bientôt les légumes nécessaires à la cuisine de l'auberge et pour nous même pour toute l'année. En attendant la récolte, je dois m'approvisionner chez les colons qui ne demandent pas mieux que de me vendre leurs surplus. La semaine prochaine, un colon me livrera une vache laitière pour notre approvisionnement en lait et quelques douzaines de poules pour les oeufs. L'étable, le poulailler et l'enclos sont prêts depuis hier. Pour le moment, l'écurie n'abrite que mon cheval et le hangar ma carriole, mais les installations sont prévues pour trois montures. Il me reste à construire le hangar à glace au cours de l'été, car je compte bien me faire une réserve de blocs de glace l'hiver prochain. Avec l'auberge, je dois prévoir conserver une grande quantité d'aliments aux frais durant les mois chauds de l'été.

Avec toutes ces dépendances, la cour de l'auberge n'est pas aussi grande que je ne l'aurais imaginée. La surface de la cour devient vite boueuse dès qu'il pleut et il est difficile de ne pas transporter de la terre dans tout l'auberge. En passant à la carrière de ROCKY HILL cet après-midi, j'ai remarqué que je peux facilement m'y approvisionner en criblure de pierre si les McMillan me le permettent. Il me semble qu'il n'y a plus

de fin aux travaux d'amélioration des alentours de l'auberge. Dès que je me retourne, j'observe de nouveaux travaux à faire.

Plusieurs colons sont venus nous visiter et nous informer des surplus d'aliments qu'ils aimeraient nous vendre. Certains, sachant que l'auberge est un bon débouché pour écouler leurs surplus, y voient une solution aux contraintes que les Stevens commencent à leur imposer. La population du canton produit maintenant plus que les chantiers des Stevens peuvent utiliser. Les confitures, le sucre d'érable, le porc salé et d'autres aliments en plus de produit comme le savon, les chandelles et le bois de chauffage nous sont offerts à des prix abordables. Les colons comptent sur ses revenus supplémentaires pour s'offrir des biens qu'ils ne peuvent fabriquer eux-mêmes.

L'hiver dernier fût très pénible pour les colons. La neige abondante, les vents presque continuels et le froid insupportable ont augmenté leurs difficultés à survivre dans ce pays déjà assez rude. Plusieurs enfants et vieillards furent atteints de pneumonie et certains y ont même trouvé la mort. Plusieurs colons furent retardés dans le défrichage de leurs lots et devront mettre les bouchées doubles pour reprendre le temps perdu. Certains craignent même de se voir pénaliser du fait qu'ils ne rencontreront pas les exigences du bureau de la colonisation. Je les ai cependant rassurés, en disant que s'ils démontrent comme d'habitude la même ardeur au travail, j'en tiendrai compte dans mes rapports.

Je me suis vite habitué, comme le reste de la famille d'ailleurs, au retour dans le canton. La vie a vite repris son rythme et les premiers jours sont déjà vite passés loin derrière. La réalité du labeur de chaque jour pour assurer la survie de la famille est là comme un appel au défi d'une vie toujours meilleure pour tous.

Malgré tous les efforts, beaucoup de colons ne parviennent pas à réussir comme ils le voudraient. Non pas que leurs efforts ne sont pas bien

orientés, mais les règles informelles dans le pays, tant maintenues par les Stevens que par les autres grands des affaires, contrôlent tout et ne donnent aucune chance aux pauvres colons. C'est la crainte du pouvoir anglo-saxon protestant qui fait craindre les petits dans cette colonie de l'Outaouais.

### 30- Antoine "Antonish" Raby

En fin d'après-midi, une voiture s'amène sur la route. Très tôt, je reconnais le "squater" Antonish Cayen qui veut me voir pour régulariser son occupation sur le lot IV-9 près de la baie Noire. Je vais à sa rencontre dans la cour et nous nous installons ensuite sur la véranda face à la rivière. Catherine nous apporte bientôt une tasse de thé et mon visiteur un peu embarrassé, commence à me raconter son histoire qui débute dans la région du lac des Deux Montagnes. Moi qui croyait être le premier Canadien à s'être établi dans Lochaber, je réalise très vite que mon interlocuteur m'a précédé d'une année.

Son histoire me révèle peu à peu que son nom, Antonish Cayen, n'est moins d'autre qu'un nom d'emprunt pour échapper aux troupes qui écrasèrent la rébellion de 1837. L'administration Colborne avait permis aux troupes de l'armée de s'approvisionner en perquisitionnant les meilleurs chevaux des colons et même souvent à s'emparer de leur nourriture. Les troupes, généralement sous le commandement de capitaines écossais ou irlandais protestants ne demandaient pas mieux que de perquisitionner chez les familles catholiques des cantons à l'ouest de Montréal. Dans la région du lac de Deux Montagnes, plusieurs colons canadiens résistèrent lors des visites des troupes et, de peur de perdre l'essentiel qui pouvait leur rester, se plièrent aux exigences des troupes.

Antonish Cayen, dès le début de son récit, m'avoue que son nom, qu'il veut maintenant reprendre en régularisant l'occupation de son lot, est Antoine Raby. Il avait pensé bien faire en changeant son nom pour un autre de consonance étrangère afin d'échapper aux troupes. Quelques colons irlandais catholiques voisins lui ont bien fait comprendre que son nom d'emprunt n'était pas plus britannique que canadien. Ce qu'il l'avait possiblement sauvé avec sa famille était beaucoup plus la distance qu'ils avaient parcourue pour se rendre ici. Antonish, s'apparente à l'anglais, mais Cayen s'allie de très près à l'Acadie.

Toujours est-il qu'Antoine prévoyait recevoir la visite des troupes qui, très souvent, ne daignaient même pas aviser les colons avant de procéder à la perquisition des chevaux dans les écuries des propriétaires. En tout moment, lui et ses fils, Hyacinthe et Alphonse, ne quittaient pas leurs fusils tout en vaquant à leurs activités ou lorsqu'ils étaient à leur maison de ferme. A tour de rôle, chacun faisait le guet pendant que les autres s'occupaient aux champs ou à l'étable. Comme prévu, ce qui devait arriver, arriva. Pendant qu'Hyacinthe faisait la garde en fin d'après-midi d'une journée de fin d'octobre, quatre soldats se dirigèrent vers la porte de l'écurie pour s'emparer de nos deux chevaux. Hyacinthe, le fusil en main, leur barra la route en face du bâtiment et nous cria de le rejoindre. En quelques secondes, nous étions près de lui, fusils en main, prêts à toute éventualité. Devant notre détermination, ils hésitèrent un instant et rebroussèrent chemin. L'un d'eux nous dit qu'ils reviendraient plus tard pour nous montrer ce qui arrive aux insoumis et aux ennemis de la couronne.

Le même soir, me raconte Antoine, le firmament était d'un rouge effrayant. Alphonse et Hyacinthe se rendirent dans les lots à l'est d'où cette lueur semblait provenir et revinrent très vite en me disant que les troupes avaient mis le feu à une dizaine de fermes et à la forêt les entourant. Nous nous rendîmes bien compte qu'il valait mieux fuir que de subir le même sort que les colons de l'est du lac. Nous décidâmes donc de quitter la ferme, ma femme, mes deux fils et moi, avant le matin. Nous rassemblâmes quelques effets personnels indispensables dans notre charrette attelée à l'un de nos deux chevaux, l'autre attaché à l'arrière, et partîmes vers l'ouest à quatre heures du matin. Sans plan précis, nous décidâmes de nous diriger vers Carillon et avec en tête de nous rendre le plus loin possible dans la vallée de l'Outaouais. Son récit est si intéressant que je le laisse poursuivre en ces termes.

Un peu dépassé Carillon, nous décidâmes de nous cacher dans les bois et d'attendre pour ne voyager qu'après la brunante pour attirer le moins

de regards possibles sur notre fuite. Cette journée nous permit de planifier un peu plus notre trajet pour les prochains jours. Le lendemain, nous avions dépassé Grenville de quelques milles et la route devenait presque impraticable. Il nous fallut presque une semaine pour nous rendre jusqu'à Bonsecours. Des cours d'eau à traverser à gué et des marécages à contourner nous firent perdre beaucoup de temps. Nous construisîmes un abri temporaire à environ un mille à l'est de Bonsecours dans les bois et je fis quelques visites à la mission pour demander du secours et trouver une solution à notre fuite.

Bonsecours n'est pas des plus sécuritaires pour s'installer et on parle que les troupes cherchent à nettoyer le territoire des Papineau. Plusieurs personnes de la seigneurie appuient leur seigneur dans ses démarches pour protéger les Canadiens contre le régime britannique qui ne veut que voir disparaître toute trace française au pays. La saison est trop avancée pour risquer d'entreprendre plusieurs semaines de trajet à travers la forêt dans des sentiers parfois presque inexistantes. Au bout d'une semaine, les pères de la mission nous indiquent que quelques colons de la Seigneurie Papineau connaissent une petite terre abandonnée au nord des concessions qui pourraient nous servir de gîte pour l'hiver. Avec les quelques points de repère qu'on nous avait donnés, nous parvîmes à nous y rendre au bout de quatre jours de recherche. Nous nous y installâmes pour l'hiver.

La neige commençait à tomber quelques semaines plus tard et nous avions déjà coupé une bonne réserve de bois pour une partie de l'hiver. Nous avons pu nous approvisionner d'un peu de pommes de terre et de farine chez les voisins qui nous promettaient de nous aider à nous en sortir. Nous étions trop orgueilleux pour accepter la pure charité et nous offrîmes de travailler avec eux aux travaux de défrichage durant l'hiver. Notre petite maison de fortune n'était pas des plus confortables, mais nous nous en accommodions.

L'hiver venu, les troupes n'étaient plus à redouter jusqu'au début du printemps. Cependant, l'hiver fût interminable et le froid des plus vifs que nous avions connu jusqu'à maintenant au pays. Nous n'avions qu'à chasser et à faire du bois de chauffage, car notre réserve n'avait pas suffi et le gibier n'était pas toujours facile à surprendre. Ce n'était pas la famine, mais le menu n'était pas varié.

Après la fonte des neiges, nous traversâmes la Petite Nation en haut des chutes de la Chaudière près du moulin de la seigneurie et, avec peine pendant deux jours, nous nous frayâmes un chemin à travers le territoire du Gore jusqu'au limite de Lochaber à la hauteur du rang VII. De là, nous pûmes plus aisément redescendre jusqu'à la rivière des Outaouais. Très tôt sur le chemin en front de la rivière, nous localisâmes un lot abandonné où une cabane semblait encore habitable. Nous nous y fixèrent et entreprirent d'acheter un peu de semence chez quelques voisins qui nous prirent en pitié. Depuis ce temps, nous ne nous sommes pas éloignés de notre lot pour ne pas éveiller trop de soupçons, mais en ayant toujours peur de nous faire expulser si un émigré s'y était amené avec un permis d'occupation.

Maintenant que les troubles de la rébellion se sont calmés, il nous faudrait formaliser et légaliser notre occupation sur ce lot si nous voulons nous protéger. Mes fils sont vaillants et veulent tous deux mettre leurs efforts avec moi pour remettre cette terre en bonne condition. D'ailleurs, comme les espaces défrichés furent labourés l'automne dernier, nous pouvons concentrer nos efforts pour rattraper le retard dans le défrichage et nous conformer aux règlements du bureau de la colonisation. Il reste à recevoir l'aide de l'agent local des terres en ne mentionnant pas trop clairement toute notre histoire. Ayant un inspecteur des terres qui est canadien, il est sûrement possible d'arranger les choses.

Mon interlocuteur s'arrête soudain et me regarde, comme s'il s'attend à

recevoir une réponse affirmative à sa demande à peine voilée. Je lui explique alors qu'aucune cession n'a encore été reçue jusqu'à cette année pour ce lot, mais que le temps presse de remplir les formalités et de faire parvenir à Montréal les documents d'entente d'occupation. Je ferai en sorte de n'expliquer à Samuel Stevens que l'essentiel pour faire endosser l'entente d'occupation. Dès que les papiers seront partis pour le bureau de la colonisation, tout entrera dans l'ordre.

Nous entrons dans mon bureau de l'auberge et je prépare alors les formules que je devrai présenter demain à Samuel Stevens. Antoine Raby, beaucoup plus rassuré repart après avoir mangé avec nous. Tout en retournant à sa charrette dans la cour, je lui fis part de la prochaine visite de monseigneur Bourget avant l'automne. Il me promet la participation de sa famille dans les activités de cette fête et espère aussi que nous aurons bientôt la visite d'un missionnaire dans le canton. Sa femme trouve dur de ne pouvoir compter sur le support moral d'un prêtre.



### 31- La visite de Mgr. Bourget

Durant tout l'été, les voyageurs ne parlent que de la visite de monseigneur Bourget. Les protestants ne voient pas cette visite d'un bon oeil. Le pasteur baptiste Edwards a même fait des pressions pour que Samuel Stevens fasse en sorte que l'évêque de Montréal ne vienne pas à Lochaber lors de son voyage. Samuel m'a demandé de me rendre à Buckingham pour rencontrer son excellence plutôt que de le recevoir à l'auberge, disant que Lochaber n'était pas à la hauteur pour recevoir ce visiteur important.

J'ai alors vérifié auprès de plusieurs familles supposément catholiques lors de mes tournées d'inspection, mais seulement deux familles montrent vraiment de l'intérêt à la venue de son excellence. Antoine Raby et sa famille montrent une grande joie à la venue de notre évêque au point qu'ils se rendraient même à Buckingham en canot avec d'autres s'il le fallait. Finalement, seuls les Raby et Maloney démontrent une attitude positive quand vient le temps de planifier avec ma famille le voyage vers Buckingham.

Très tôt le 9 octobre de cette année 1840, c'est le grand jour. Depuis six heures ce matin, nous nous dirigeons en canots les trois familles le long de la rive nord de l'Outaouais vers Buckingham. Nous arrivons au cours de l'avant-midi à l'embouchure de la rivière aux Lièvres où une multitude de canots sont accostés. Au risque de se faire voler nos canots, nous les montons sur la rive et montons le chemin à pieds vers le bourg de Buckingham à cinq milles plus au nord. Nous arrivons exténués mais heureux en face de la résidence des Burke tout près de la chapelle. Monseigneur Bourget y procédera à l'inauguration officielle de la paroisse de Saint-Grégoire de Naziance durant l'après-midi. Même si l'abbé Brady se dit le curé de l'endroit depuis un an, il est en réalité le curé de presque toute la vallée qu'il doit parcourir sans cesse. Son ministère ne lui laisse pas beaucoup de temps sur place à Buckingham.

La chapelle est des plus belles même si elle est de modeste dimension. Le presbytère n'est pas encore fini, c'est pourquoi la maison des Burke sert de pied à terre à Monseigneur durant sa visite dans cette belle mission qui reçoit officiellement son nom aujourd'hui et qui deviendra le chef lieu religieux entre Bytown et Bonsecours. Les cantons de Lochaber et de Buckingham ainsi que toute la vallée de la rivière aux Lièvres, en plus de quelques missions de la rive sud de la rivière des Outaouais, deviennent aujourd'hui officiellement partie de la nouvelle paroisse.

Beaucoup de gens des cantons environnants sont venus au rassemblement qui prend l'allure de grande fête chrétienne, sinon d'un vrai pèlerinage. Les gens de Buckingham, tant catholiques que protestants n'ont rien négligé pour recevoir l'illustre visiteur et ses fidèles de la vallée. Tous ont contribué à rendre le séjour des visiteurs confortable pour rencontrer ce grand personnage en ce petit bourg. Même les Bigelow et les Bowman ont permis d'utiliser leur équipement pour faire de ce rassemblement une vraie fête champêtre. Malgré la température un peu fraîche de ce temps-ci de l'année, le soleil s'est mis de la partie et tous les gens se sentent confortables. Des abris sont installés non loin de la chapelle en cas de pluie, mais tous se regroupent autour de la chapelle en attendant la venue de monseigneur qui est encore à se préparer chez les Burke. La fête se fera à l'extérieur, la chapelle ne pouvant contenir tout ce monde venu de toute la vallée.

Monseigneur, après la cérémonie de cette après-midi, passera la nuit chez les Burke avant de reprendre la route vers Bonsecours, Grenville et Montréal. Il a débuté sa visite depuis plus de trois semaines en remontant d'un trait l'Outaouais jusqu'au Grand Calumet et Portage du fort et faire ses visites en redescendant. Ce voyage fût préparé de longue date et monseigneur fût précédé dans la vallée par des membres du clergé qui ont préparé les colons à sa venue. Du haut de la rivière jusqu'ici, monseigneur a béni des chapelles, marqué les emplacements de

nouvelles églises et fait les offices de son ministère. Des paroisses furent érigées comme ici et des curés comme le curé Brady furent solennellement nommés. Les paroisses de St-Paul d'Aylmer, de St-Etienne de Chelsea, de St-François de Salle de la Gatineau et aujourd'hui de St-Nazianze de Buckingham font désormais partie de l'histoire.

Plusieurs abbés circulent dans la foule s'entretiennent avec les gens. Certains entendent même des confessions depuis le début de la matinée et le feront sûrement jusqu'à la fin de l'après-midi. Le curé Brady est venu à quelques reprises rencontrer les fidèles, mais sa préoccupation première aujourd'hui est de s'assurer du confort et du bien-être du grand visiteur qui se prépare actuellement à la cérémonie.

Chacun a apporté ses victuailles et c'est la fête champêtre avant la cérémonie religieuse. Peu ou pas n'ont déjà vu une si belle fête où l'alcool n'a pas de place. Les enfants sont des plus joyeux et lancent des cris de joie pendant que les parents essaient tant bien que mal à les contenir.

Dès le début de l'après-midi, Monseigneur Bourget s'amène vers la chapelle, entouré du curé Brady et de plusieurs autres abbés qui l'accompagnent tout au long de sa visite dans la vallée. Il bénit les fidèles au passage, touche de la main enfants et vieillards et sourit à tous ceux qui sont venus l'acclamer. Dans tout l'apparat que la dignité de son faste religieux lui permet de revêtir, son passage à travers la foule ne peu qu'émouvoir les plus rustres. Certains s'agenouillent à son passage. Plusieurs montrent même des larmes. L'assistance se presse sur son passage dans le plus digne respect.

Arrivé en face de la chapelle, il monte les premières marches, se retourne vers la foule et se recueille un instant avant de prendre la parole. La foule est silencieuse, même les enfants se taisent. J'ai rarement vu autant de respect pour un personnage dans ce pays. Puis,

levant les mains vers le ciel, il demande à Dieu de bénir avec lui la foule de fidèles devant lui qui donnent naissance au nouveau peuple de Jésus dans cette belle vallée. Tournant les yeux vers ses fidèles, il les bénit avant de s'adresser à eux.

Il remercie pour l'hospitalité dont il est honoré. Durant un long moment, il nous fait part de la grande joie qui l'habite et prie le Seigneur de donner la force à tous les habitants de cette vallée de garder la foi et de la propager malgré toutes les embûches que crée le protestantisme autour d'eux. Il insiste sur la responsabilité de chacun à faire de cette vallée le royaume du fils de Dieu. En ce pays isolé où nos missionnaires n'arrivent à peine à visiter tous les catholiques en une même année, chacun doit doubler ses efforts pour garder le Seigneur dans son âme. Chacun doit lui-même devenir missionnaire dans son milieu et prêcher par l'exemple d'une vie sans reproche. Il faut répandre autour de soi le message des Saintes Évangiles de sorte que les générations futures de cette vallée deviennent un peuple catholique à l'abri du fanatisme des incroyants.

Chacun sur cette terre de colonisation doit aider ces vénérables missionnaires à accomplir leurs missions. Plusieurs d'entre eux ont beaucoup souffert depuis plusieurs années pour remplir leurs lourdes tâches en parcourant ce pays et trop souvent en accomplissant leur apostolat dans des conditions misérables. Nombreux sont ceux qui y ont même laissé leur santé et parfois leur vie. Son éminence convie tous et chacun à prendre la responsabilité de supporter et d'entretenir leur curé de façon décente pour lui permettre de donner le meilleur de lui-même au salut des âmes du pays. La chapelle est maintenant terminée, mais le presbytère doit aussi être construit pour loger le curé Brady. Les fidèles doivent faire preuve de générosité afin d'assurer décentement la subsistance de leur curé pour que son oeuvre sainte soit des plus bénéfiques parmi le peuple de la vallée.

L'évêque se dirige enfin vers l'autel qui est temporairement placé à l'extérieur près de l'entrée de la chapelle pour l'occasion afin que tous puissent assister à la messe. Avec toute cette assistance, la chapelle ne peut pas contenir tout le monde. Le curé Brady et l'abbé Tréteau assiste son excellence à cette belle messe. Le faste de cette messe remplit l'assistance d'émotion. Après la lecture de l'évangile, l'évêque procède à la bénédiction de la chapelle et à l'inauguration officielle de la paroisse de St-Nazianze de Buckingham. Après la messe, monseigneur se retire chez les Burke pour revenir parmi la foule vêtue de sa soutane aux couleurs violet et rouge que son poste d'évêque lui permet de revêtir.

En fin de journée, nous retournons à Lochaber le coeur rempli de joie d'avoir participé à ces cérémonies. Il nous reste une dernière chance de voir notre évêque passer en face de Lochaber demain. Tout le groupe de Lochaber se donne rendez-vous sur le quai près de l'auberge demain pour saluer une dernière fois Monseigneur.

### 32- Enfin du beurre

Une surprise aujourd'hui; un colon, fier de la réussite de sa femme, vient nous porter un pot de beurre qu'elle a fabriqué elle-même. Le beurre est un produit rare ici. La qualité du beurre dépend beaucoup de la bonne alimentation des vaches dont le lait peut prendre un goût parfois désagréable si l'animal mange autre chose que les bonnes herbes des pâturages. L'expérience et l'habileté du fabricant est aussi pour cause dans la qualité. Plusieurs colons ne portent pas d'importance à la saine alimentation de leur animaux et il est souvent difficile de se procurer un lait permettant de fabriquer du bon beurre. Les colons n'ont pas encore de véritables troupeaux et leurs quelques vaches ne suffisent qu'à peine à les approvisionner en lait de consommation journalière. Les colons se contentent généralement de lard ou de graisse comme substitut au beurre. Le beurre est donc considéré comme un produit de luxe que très peu de gens n'envisagent fabriquer.

De rares colons se construisent des installations leur permettant de produire du beurre de bonne qualité. Les installations pour conserver leur lait et fabriquer le beurre sont généralement situées le long d'une source ou d'un petit ruisseau limpide. Un abri repose sur des fondations de pierre. La charpente en bois de cèdre est recouverte de lattes. Des volets ferment les quelques fenêtres et la porte pour garder les animaux sauvages hors des lieux. L'eau froide de la source ou du ruisseau entre d'un côté pour y alimenter un bassin et s'écoule par l'autre extrémité de l'abri permettant de renouveler l'eau continuellement.

Le lait est gardé au frais dans des contenants de bois, mais qui sont beaucoup plus difficiles à garder propres. L'idéal serait de conserver le lait dans des contenants de cuivre, mais la rareté de ces contenants autant que leurs coûts ne permettent qu'à très peu de gens de s'en procurer. Pour extraire la crème du lait, les colons utilisent des sceaux de bois avec un bouchon bloquant un trou dans le fond. Lorsque le lait a reposé

assez longtemps pour que la crème s'accumule en surface, le bouchon est enlevé pour y laisser sortir le lait écrémé. Le bouchon est remis en place dès que le niveau inférieur de la crème atteint le fond de la chaudière. La crème est alors versée dans un pot de terre cuite et conservée au frais dans le bassin d'eau froide jusqu'à ce que l'on soit prêt, soit à la consommer comme telle, ou pour fabriquer du beurre.

L'équipement pour fabriquer le beurre est encore assez rudimentaire. Les barattes à beurre peuvent avoir des formes assez variées et la plupart du temps sont de fabrication domestique. La baratte la plus simple est faite de quatre planches fixées parallèlement les unes aux autres en forme de colonne auquel un fond est ajouté. Ce contenant est longuement trempé dans l'eau jusqu'à ce que les joints soient étanches. La crème y est versée et vigoureusement brassée avec un bâton jusqu'à ce que le contenu devienne du beurre. D'autres barattes verticales possèdent un mécanisme de palettes qui est tourné à force de bras à l'intérieur pour brasser la crème jusqu'à la formation du beurre. Ce procédé devient une opération difficile et fatigante pour la femme du colon qui effectue cette tâche. Un de nos colons possède une baratte à beurre avec un mécanisme à palette fixe à même la baratte et actionné à partir d'une manivelle. Le mécanisme peut s'enlever après l'opération pour retirer le beurre et nettoyer le tout. J'ai déjà vu une baratte plus pratique à Buckingham. Il s'agit d'un petit tonneau fixé horizontalement à un support dans lequel des palettes sont fixées latéralement à la paroi interne. On y insère la crème et le tonneau est tourné jusqu'à la formation du beurre.

Certains colons, peu soucieux de la qualité de leur beurre ou par ignorance de la valeur de la bonne nourriture, font solidifier le gras de la crème en y versant de l'eau bouillante. En filtrant le tout à travers un tissu, ils obtiennent un genre de beurre blanc qui est retenu dans le tissu lorsque le liquide est filtré. D'autres font simplement geler la crème pour en isoler le gras qui devient un simili-beurre mousseux, mais de

goût peu recherché.

Le beurre de baratte en sort solidifié, puis lavé à l'eau froide et bien égoutté pour enlever toute trace de petit lait qui en sort. Pour effectuer ces opérations, le beurre retiré de la baratte est placé sur un plateau de bois dont le fond est perforé de quelques trous pour évacuer le liquide de lavage et les résidus de lait de beurre. Plusieurs font cette opération directement dans la baratte en rinçant le beurre à plusieurs reprises tout en l'égouttant bien à chaque fois. Lorsqu'asséché, le beurre est entreposé dans des contenants de terre cuite.

Pour leur réserve de beurre des chantiers, les Stevens exigent que le beurre reçoive 2.5 livres de sel, 6 onces de salpêtre et 0.5 livre de sucre par 32 livres de beurre baratté. Pour en garantir une meilleure conservation, une saumure est ajoutée aux premiers deux pouces de beurre en surface des contenants de terre cuite. La surface du beurre est alors couverte d'un tissu blanc fortement pressé en place avec le couvercle. Ce genre d'emballage permet de conserver le beurre jusqu'à deux ans.

Le beurre que je reçois aujourd'hui a été fabriqué et emballé selon cette méthode et le colon m'assure que je n'aurai pas de difficulté à le conserver. Le contenant de terre cuite contient près de cinq livres de beurre. Le colon me promet aussi de m'apporter de leur fromage bientôt.



### 33- Drogues et remèdes

Les notions médicales sont très primitives, si non inexistantes, dans le pays depuis le début de la colonisation. Les médecins sont à de longues distances et ne viennent pas nous visiter. Leur éloignement fait place à toutes sortes de croyances quand ce n'est pas de la charlatanerie. La croyance populaire et les potions nous viennent souvent de la tradition des amérindiens et remplacent souvent la science de quelques médecins qui pourraient venir occasionnellement.

Donc, la médecine naturelle devient presque reliée à la sorcellerie ou à de la charlatanerie et parfois est même modifiée par l'ignorance des gens. Les cures magiques, le port du charme et les traitements miraculeux de potions ou de tisanes trouvent des adeptes chez tous les colons. Quelques marchands d'herbes et de potions miraculeuses visitent parfois les gens, allant de ferme en ferme, de colon en colon et visitent toute la vallée pour vendre leurs remèdes qui guérissent tout et rien. Il semble que la confiance des gens y fait même partie du dosage. Certaines guérisons nous portent à admettre que certaines herbes pourraient guérir à peu près n'importe quoi.

Les infusions d'écorces viennent calmer les fièvres lorsque prises à forte dose. Les feuilles de séneçon commun, lorsqu'on s'en frotte les mains guérissent les gerçures; cette plante cuite est un bon cataplasme contre les hémorroïdes; l'infusion de racines de cette plante prévient les douleurs menstruelles et est un bon purgatif. Cependant, des colons s'en sont rendus parfois très malades.

Les racines de bardane infusées aident à la digestion, tandis que l'onagre bi-annuelle est utilisée contre les irritations de l'estomac et de la vessie, les quintes de toux, l'asthme et la diarrhée. L'infusion de cette dernière plante sert également de lotion contre les maladies de la peau.

L'infusion des racines de fraisiers est aussi efficace pour traiter les fièvres.

Une vieille coutume des Indiens du sud est souvent imitée en faisant bouillir des copeaux d'écorce de certains arbres. Le tonique qui en résulte a un fin goût aromatique, tout spécialement l'écorce du cerisier qui est réputée pouvoir purifier le sang. Les racines rouges de la gentiane, lorsque séchées et écrasées, soulagent les douleurs rhumatismales et certaines infections du nez.

Nos vieux colons récoltent les herbes à certaines phases très spécifiques de la lune pour conserver leurs qualités curatives. Les infusions sont préparées selon le cas à partir d'une ou plusieurs parties de la plante, les racines, les tiges, les feuilles, les fruits et les graines. Les croyances veulent que plus la tisane ou l'infusion est amère, plus ses qualités curatives sont élevées. Le thé des bois chaud, paraît-il, guérit tout ce que les autres tisanes ne parviennent pas à guérir. Rien de mieux que le thé de pruche préparé à partir des plus hautes branches de l'arbre pour avoir raison des rhumes les plus tenaces. De même, le thé de menthe verte arraisonne les mauvaises toux et les maux de gorge.

Devant les mauvaises infections, le grand moyen d'extraire le vilain est sans contredit la saignée. Mais le danger des infections encore plus graves guettent le malade quand les conditions septiques ne sont pas les meilleures. Les germes des maladies ne sont pas connus et les gens pensent souvent que le mal vient de l'intérieur. Pour cicatriser la plaie d'une saignée, comme toute autre plaie ouverte, les feuilles de plantain broyées et posées en cataplasmes imprégnés de vinaigre donnent de très bons résultats. Les contusions diverses et les meurtrissures reçoivent le même traitement.

Une pratique que nul n'ose parler au pays nous vient des Indiennes du continent. La mousse de sphaigne, cette mousse des marécages qui peut

absorber plus de dix fois son poids en eau, est utilisée par nos femmes de la colonie comme serviette hygiénique lorsqu'elles ont leurs menstruations. Cette mousse a réellement des qualités antiseptiques et est l'une des seules plantes ne représentant aucun danger de contamination au moment de sa cueillette en nature.

### 34- Noël 1842

Nous sommes à la veille de Noël. Ma femme et moi ne pouvons oublier les beaux souvenirs de nos Noëls à Montréal, une fête qui s'étirait en passant par le nouvel an jusqu'aux Rois. Ici, Noël se veut à peine plus gai que les autres jours d'isolation durant cet hiver qui ne finit plus. Quelques familles comme nous donnent un peu de gaieté à leurs demeures en y mettant quelques décorations, mais en général, cet effort ne fait que nous rappeler encore plus nos beaux Noëls d'antan.

Pas question de la messe de minuit à cause de l'absence de prêtre dans le canton. L'auberge prend tout de même l'apparence de jour de fête avec quelques guirlandes de branches de pin et de sapin agrémentées de grappes de fruits de viorme que les oiseaux n'avaient pas encore mangé dans les buissons à demi cachés sous la neige. J'y ai mis plusieurs heures à les récolter hier le long de la route allant vers le plateau. Au retour, après le souper, Catherine et moi avons décoré plusieurs pièces de l'auberge en nous remémorant les souvenirs de notre dernier Noël passé ensemble à Montréal avec nos familles. Pendant ce temps, ma mère préparait des friandises à la cuisine.

Nous avons passé tout le reste de la journée à préparer la nourriture et j'ai rentré le bois pour chauffer les foyers des deux étages, car nous avons invité deux familles de colons à partager ces quelques moments de fêtes avec nous à l'auberge. Nous les attendons en fin de journée et les garderons toute la nuit avec nous pour fêter Noël comme il se doit. Malheureusement, ils devront probablement repartir au cours de la matinée du jour de Noël pour retourner nourrir leurs animaux à la ferme.

Pour l'occasion, nous comptons puiser dans nos meilleures réserves du garde-manger pour faire la fête. Catherine et ma mère ont préparé de bons pâtés de porc et de volailles. Le sirop d'érable sera aussi à l'honneur sur la table. Des noix que nous avons cueillies sur l'île

Clarence en fin d'été sont déjà dans des plats comme friandises à côté des morceaux de sucre d'érable pour les enfants. Paul n'a que trois ans, mais n'a pas pris beaucoup de temps à repérer ces bonnes choses que nous avons dû mettre très vite hors de sa portée. Ce sera sûrement de grands moments pour lui de pouvoir partager ces gâteries avec les autres enfants qu'il ne voit que très rarement.

Nous chauffons les deux étages au complet depuis ce matin après avoir ouvert toutes les portes des chambres du haut. La plupart de ces chambres ne sont pas chauffées durant les grands froids d'hiver. Nos invités y trouveront un bon coin chaud pour se reposer avant de repartir demain, du moins leurs enfants après avoir fait la fête. J'ai aussi rempli toutes les lampes à l'huile, car la fête de Noël doit remplir la maison toute pleine de lumière durant les réjouissances de la naissance de l'enfant Jésus.

Catherine et ma mère ont aussi fabriqué une belle crèche de Noël tout près du foyer. Elles ont travaillé plusieurs semaines à modeler les personnages de papier mâché. La crèche en écorce de pruche est agrémentée de branches de sapin et d'un peu de farine pour simuler de la neige.

J'ai sorti du whisky pour les adultes et ma mère a mélangé du sirop de petits fruits dans de l'eau pour les enfants. Ces petits fruits font partie des réserves cueillies à la fin de l'été dernier.

Vers cinq heures de l'après-midi, deux traîneaux descendent la route vers l'auberge. La neige commence à tomber et le vent la soulève avec force. Je m'habille pour les accueillir et les aider à mettre leurs traîneaux à l'abri jusqu'au lendemain.

Après leur arrivée, nous nous retrouvons tous dans le grand salon de l'auberge assis devant le foyer pétillant pendant que les enfants courent

déjà tout autour de nous. C'est la fête pour ces enfants habitués à beaucoup moins d'espace dans les petites maisons de colons. A voir les enfants, c'est la fête pour tous, même si les adultes semblent un peu gênés devant le confort que leur offre notre auberge qui contraste avec leurs petites maisons d'une seule pièce. Cependant, tous reprennent vite leur aisance et leur humour usuel que je leur connais si bien. Notre plaisir un peu égoïste de les voir déjà commencer à savourer l'ambiance des fêtes que nous avons recréée pour nous se change très vite en plaisir de le partager avec eux.

J'ai déjà servi aux hommes un verre de whisky chaud pour leur faire reprendre la chaleur intérieure qu'ils avaient sûrement perdue durant leur longue randonnée en traîneau pour se rendre fêter avec nous. Catherine revient de la cuisine avec des tasses de boisson chaude de sirop aux fruits avec une larme d'alcool pour les dames pendant que ma mère offre des friandises aux enfants. Assis devant le foyer nous nous échangeons les nouvelles des dernières semaines pendant qu'à nos pieds les enfants semblent prendre un moment de répit après avoir gambadé à la grandeur de l'auberge.

Aucun de ces deux colons n'a sollicité de travail dans les chantiers des Stevens cet hiver du fait que les récoltes et la fabrication de potasse des dernières années ont suffi à leur procurer le nécessaire pour la survivance de leur famille durant l'année toute entière. Une bonne partie des approvisionnements de l'auberge provient des surplus de leur production et de celle de quelques autres colons des alentours.

Après un copieux repas, je reviens au salon avec les hommes et les enfants pendant que les femmes s'affairent à dégarnir la table dans la salle à manger et remettent tout en ordre dans la cuisine. Vers 8 h 00 nous sommes tous de nouveau devant le foyer. Les enfants semblent maintenant très à l'aise dans notre auberge comme s'ils y avaient toujours vécu. Déjà quelques-uns d'entre-eux commencent à sommeiller

à la chaleur du foyer sur la peau d'ours à nos pieds. Les autres laissent discrètement fermer leurs yeux en appuyant leur tête sur les genoux de leur mère. Quelque temps plus tard, les enfants n'entendent même plus nos conversations.

Je dois me lever périodiquement pour alimenter les deux foyers pour maintenir la chaleur dans toute l'auberge. Le froid et le vent glacial qui s'entêtent inlassablement de fouetter les murs de l'auberge nécessitent que les feux soient gardés dans toute leur vigueur sans arrêt. Nos invités se surprenaient de voir la quantité de bois de chauffage que j'avais entré à l'intérieur, mais tous réalisent maintenant le pourquoi de cette prévoyance. Avec la tempête qui est dans tous ses ébats à l'extérieur en ce moment, il serait désagréable d'y courir chercher des bûches pour nourrir les foyers.

Dès 11 h 30, nous avisons qu'à minuit avant de monter les enfants dans les chambres pour la nuit, nous les sortirons de leur sommeil pour la prière devant la crèche pour célébrer la naissance du petit Jésus. Nous leur remettons leur bas de Noël remplis de friandises que ma mère leur a préparées. Au même moment, ma mère accroche les bas des enfants au-dessus du foyer pour leur faire la surprise à leur réveil avant la prière. Mais ils ne devront leur toucher qu'après avoir célébré avec nous la naissance du petit Jésus.

A minuit, les enfants se frottent les yeux, ne sachant trop ce qui ce passe. Quelques explications suffisent à les réveiller complètement sachant qu'ils auront droit à la surprise bientôt après une courte prière. Tous, agenouillés devant la crèche, nous récitons avec recueillement et respect une longue prière demandant à Jésus de venir dans nos coeurs et nous permettre dans le futur de célébrer le Noël avec un prêtre pour souligner sa venue avec une messe de minuit. Tous, à haute voix, nous lui demandons de nous bénir et de demeurer dans notre coeur durant toute l'année. Finalement, chacun se recueille en lui-même pour

demander pardon pour les fautes commises et demander la santé.

Lorsque nous nous relevons, les enfants se précipitent vers ma mère qui s'apprête à décrocher les bas du foyer. Très vite, les enfants lancent des cris de joie en sortant les friandises qu'ils ne voient généralement qu'en de rares occasions. Les adultes eux ont droit à une santé que je leur offre en leur présentant mes souhaits. Puis c'est le moment de monter les enfants pour leur nuit de sommeil.

Quelque temps après, même les femmes rejoignent les enfants au deuxième étage. Nous demeurons longtemps entre hommes à discuter devant le foyer du salon échangeant sur les problèmes à résoudre dans le canton, afin non seulement d'améliorer le développement de la colonisation, mais aussi d'aider les catholiques constamment harcelés ou du moins ignorés par les protestants.

Quelques heures de sommeil seulement nous ont suffi; le matin, la vie reprend son cours à l'auberge avec les enfants qui continuent de jouir de tout cet espace. Après avoir mangé, vers 11 h 00 du matin, nos visiteurs repartent déjà, la tempête apaisée, pour retourner vivre le reste de l'hiver sur leur petit coin de terre. Ce fût un bien court Noël.



### 35- Un dur hiver

Le vent balaie constamment l'immense voie d'eau recouverte de neige et de glace. A tout moment, la poudrière nous camoufle l'île Clarence en avant de l'auberge, nous donnant l'impression d'être au beau milieu de nul part. Tout près, de chaque côté et à l'arrière, la forêt, embourbée dans la neige qui la rend presque impénétrable, garde l'auberge captive et prisonnière de la froidure interminable de la trop longue saison d'hiver.

Cette année, la neige grimpe jusqu'à mi-hauteur des fenêtres que nous devons constamment libérer. A certains endroits autour des écuries, les accumulations de neige allongent jusqu'à atteindre la toiture, nous donnant l'impression que tout s'enfoncé à jamais dans ce pays qui semble vouloir disparaître. Une haute tranchée nous relie aux dépendances qui ont complètement disparues sous l'épais manteau hivernal. L'avantage de pouvoir circuler par un couloir jusque dans les écuries, puis à la remise lors de journées de bourrasques se transforme souvent en un effet de captivité quand de trop longues tempêtes n'en finissent plus de durer. Depuis un mois que les tempêtes se succèdent et nous confinent presque constamment à la réclusion sur nous-même. Noël nous semble bien loin derrière nous, même si ce n'est que la fin de février qui s'annonce.

Manger, dormir, garder le feu vivant dans les foyers, nourrir les bêtes et voir passer le temps qui n'en finit plus nous donnent trop de temps à ne rêver qu'à des jours meilleurs. Planté devant la porte sur la véranda, captif de cette épaisse blancheur sans vie, trop épaisse pour en risquer les chevaux et les traîneaux, il ne nous reste plus qu'à attendre la lointaine saison de navigation qui passera encore trop vite.

Personne n'a osé se pointer par ici depuis des semaines. Nos vaillants colons se sentent eux aussi tous captifs comme nous de cette infernale saison froide et sifflante de bourrasques. L'arrière pays n'en est pas mieux. La forêt capte encore plus la neige qui n'arrête de s'empiler à

en faire disparaître les petites maisons des colons qui ne resurgiront qu'au printemps. Confinés dans leur unique petite pièce de bois rond, souvent jusqu'à dix personnes à ne plus pouvoir se regarder à la longue, leur hiver doit être encore plus long que le nôtre. Au moins, à l'auberge, nous ne manquons pas d'espace. Pour nous aider à garder bon moral, nous chauffons les deux foyers. Nos réserves de bois nous le permettent grâce à la prévoyance dont j'ai fait preuve l'automne dernier. Heureusement, car le pire pourrait être à venir.

Ma mère n'est pas bien depuis quelques semaines et ne cesse de nous parler de papa, plus que jamais. J'ai peur qu'elle ne développe une pneumonie. A son âge ce serait fatal. Il ne faudrait pas que le mal ne s'étende à la famille. Le petit n'a que trois ans et pourrait en être très touché. Catherine n'en finit plus de préparer des tisanes de toutes sortes tant pour soulager ma mère que pour nous protéger des germes qui pourraient nous atteindre. Captifs à l'intérieur la plupart du temps, sans trop d'exercice, nous sommes tous exposés à perdre notre résistance; la fatigue de ne rien faire nous guette dans notre oisiveté dans cette grande maison. Nous rêvons tous de passer une saison froide à Montréal plutôt que de rester captifs de ces hivers du bout du monde, mais nous n'avons plus rien ni personne là-bas.

La chasse n'a pas été bonne cet hiver. La neige épaisse et les tempêtes successives isolent autant le gibier que nous. Nos réserves de viande de gibier diminuent et nous devons souvent nous restreindre à nos rations marinées et salées du garde-manger. Je capture parfois quelques lièvres et attrape quelques perdrix qui se risquent jusqu'ici dans les alentours, mais ils sont beaucoup moins nombreux que l'an dernier. La monotonie de nos menus s'ajoute au poids de l'isolement qui ne cesse de nous accabler. Lard salé, boeuf mariné et fèves au lard, soupe au pois et galettes de sarrasin, tisane de tilleul et thé de chicorée, pomme de terre et quoi encore revient très vite sur la table plus souvent qu'à leur tour. Nous gardons le lait de la vache pour ma mère et le petit qui en ont

grand besoin pour garder leur vitalité pour passer l'hiver. Catherine doit aussi en prendre depuis quelque temps parce qu'elle pense qu'elle est enceinte. Nous avons perdu notre chèvre après les fêtes et ne pouvons plus compter sur son lait pour faire du fromage de temps en temps. Il ne faudrait pas qu'il en arrive autant à la vache avant au moins la fin de l'hiver.

Mon pays c'est l'hiver interminable entrecoupé d'étés qui passent trop vite pour ne faire place qu'à l'hiver encore. Durant cette longue saison, mon pays n'a souvent de limite que les murs de notre auberge. L'Ottawa Beach House ne nous semble souvent qu'un gîte perdu au milieu de la surface de cette planète par les temps qui courent. Sans cours d'eau, sans chemin ni voisin durant des mois, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes, seuls devant le Seigneur qui ne semble que nous aider de si loin, silencieux, avec qui nous ne pouvons prendre contact que par la prière en espérant qu'il nous entende.

Ma pensée me porte souvent vers le curé Brady qui parcourt les chantiers tout l'hiver au gré des tempêtes et des vents. Pauvre homme, lui que rien ne doit arrêter pour se porter au secours de toutes ces âmes que les chantiers n'aident pas toujours à garder près du Seigneur. La plupart du temps, seul à affronter les intempéries au risque de sa vie, il lui arrive même de se camoufler et dormir à la belle étoile par grand froid pour échapper à la bourrasque et au péril de tomber et geler dans les infernales poudreries entre deux chantiers. Doit-il souffrir le pauvre homme.

Les Stevens, eux, le savent bien que l'hiver d'ici n'est pas pour eux. Dès la fin d'octobre début novembre, les femmes et les enfants descendent jusqu'à Hawkesbury pour passer l'hiver pendant que les hommes, eux, montent à leurs chantiers diriger les opérations. Les pauvres colons, eux, laissent leurs familles dans leur petite cabane de bois rond pour aller couper le bois chez les Stevens pour de maigres

gages. Ils n'en reviendront qu'avec la drave à la fonte des neiges. Dans ces grands espaces forestiers, entrepôts de bois de la Grande-Bretagne, certains y laissent leur santé, sinon leur vie en redescendant lors du flottage. Ceux qui reviennent trouvent parfois un membre de la famille qui n'a pu résister aux rigueurs de l'hiver et à l'humidité de la cabane trop longtemps enfouie sous la neige.

Pourquoi persister à vivre dans un si dur pays qui nous prend beaucoup plus qu'il nous donne? Encore, cet hiver qui ne veut pas en finir et qui nous fait languir à faire mourir; il nous donne envie de partir. Mais tant d'efforts, de labeur et de sueur couvrent ce sol que nous ne voyons pas une grande partie de l'année; plus de raisons nous y retiennent que d'ambition nous poussent à le quitter.

### 36- La rivière s'éveille

Les longs mois d'hiver tirent à leur fin non sans nous avoir trop brisé les nerfs. Le début d'avril apporte plus de chaleur et les rayons du soleil rendent la neige granuleuse. L'épais manteau de neige diminue peu à peu, mais les nuits gardent leur température froide et le gel persiste dès que le soleil se cache. La période des sucres tire à sa fin et tout le monde guette la rivière. C'est la période où personne ne risque de mettre le pied sur la glace. C'est la pire période d'isolement dans la vallée.

Bientôt, l'eau commence à s'accumuler le long des rives et à plusieurs endroits sur les grandes étendues de glace de la rivière. A la vue de ces mares d'eau, plus personne ne vient de l'extérieur pour au moins trois à six semaines. Pour oublier cette solitude, nous commençons à préparer l'auberge pour recevoir les premiers visiteurs du début de la saison de navigation.

Même les colons évitent de circuler sur les chemins des concessions qui commencent eux aussi à montrer des faiblesses. La neige battue des chemins devenus trop fragiles convainc très vite les colons à rester chez eux pour un bout de temps. Dès que les sabots des chevaux et les patins des traîneaux défoncent la neige battue des chemins, plus personne ne s'y hasarde. C'est la période d'intense espoir de revoir les mois plus chauds et agréables de l'été qui tarde.

Bientôt, c'est toujours trop long et trop tard. Enfin, la glace craque et se disloque près des rives sous la pression du volume d'eau qui augmente dans la rivière, résultat de la neige qui commence à fondre dans le pays. La neige, elle disparaît peu à peu sur la glace de la rivière et le couvert de glace prend une teinte de gris. Mais la glace persiste toujours même si de grandes flaques d'eau la recouvre. Les tensions se font sentir et nous pouvons voir que l'eau fait gonfler la surface par endroits.

Les jours passent et enfin l'eau semble gagner la bataille. Un bon matin, à l'éveil, comme ce matin, une grande partie de la glace entre la rive et l'Ile Clarence a calé durant la nuit. Peu à peu la glace commence à s'accumuler un peu plus bas à l'extrémité du bout de l'Ile. Il nous fait plaisir de voir se détacher de gros morceaux de glace en amont et descendre sur cette nappe d'eau encore captive des glaces qui s'empilent plus bas. Ici en face de l'auberge le courant n'est pas très rapide et la débâcle n'est pas spectaculaire comme en certains endroits où des débâcles fracassantes deviennent tantôt spectaculaires, tantôt fracassantes, entremêlées d'inondations.

A cette période de l'année, la rivière se venge de l'hiver et se libère progressivement de sa captivité sous nos yeux. Ce spectacle nous encourage et je laisse voir que notre captivité prendra aussi fin bientôt. Notre isolement prendra enfin bientôt fin.

Un bon matin, plus de glace à l'horizon en aval. Plus de glace non plus en amont bloque les blocs de glace qui descendent librement le courant. Les derniers vestiges de glace sur les rives se détachent graduellement et la rivière se libère. Les rares blocs de glace sur la rivière permettent maintenant de circuler sécuritairement sur l'eau.

En mai, les vapeurs reprendront leur route sur les circuits de navigation et les premiers visiteurs, souvent aussi impatients que nous, reprendront contact avec toute la vallée.

Quelques semaines plus tard, ce sont les tributaires de la Grande Rivière qui s'animeront aussi, mais avec plus de fracas. Très tôt les eaux de la fonte des neiges de l'arrière pays gonfleront ces rivières avec la débâcle et viendront grossir les flots qui inonderont derrière nos rives dans la vallée. C'est aussi le début de la saison de la drave. Les aventures périlleuses des draveurs commencent. Les embâcles et les empilades enchevêtrées de billots dans les rapides des rivières La Blanche, aux

Lièvres et de la Gatineau donneront aux draveurs des défis durant lesquels certains perdront même leur vie. Tout un métier que de trouver le billot qui retient ces empilades. Débloquer ces empilades demande d'agir vite avant que tous ces billots ne reprennent leur course folle. C'est presque jouer à la roulette russe pour ne pas dire courir au suicide.

Dans un mois, les activités estivales auront reprises dans la vallée et presque tout le monde aura oublié ces longs mois d'isolement. Le seul souvenir de ces longs mois d'hiver sera les blocs de glace entreposés dans la remise dans de la sciure et les copeaux de bois. Ce n'est pas pour garder le souvenir de l'hiver que nous entreposons ces blocs de glace tous les hivers. Nous avons appris très vite que c'est presque le seul moyen de conserver certains aliments durant les chauds mois d'été. C'est cependant presque le seul élément positif que l'hiver nous apporte jusqu'à maintenant.

### 37- L'isolement des habitants

Nous sommes tous isolés dans ce pays dans notre effort de survivre à cette nature sauvage et à ce climat dont les hivers n'en finissent plus. Seule la rivière nous mènerait hors de notre solitude s'il nous en restait le temps en dehors des heures, des jours, des semaines et des mois de labeur à vaincre les éléments qui nous entourent. Le canton est presque coupé du reste de la vallée autant que chaque colon est éloigné de son voisin, non seulement par la distance, mais surtout par les longues heures à assurer sa subsistance.

Beaucoup de lots ne sont pas habités, leurs propriétaires les ayant surtout obtenus pour en faire l'exploitation forestière. Les McMillan, les McDonnell et les McCouaig possèdent des terres ici. Tant que des grands propriétaires détiendront autant de terre, les chemins de colonisation ne se développeront que très peu. Ces lots inhabités éloignent les colons les uns des autres, car plusieurs sont regroupés.

Les colons catholiques sont très dispersés dans une population à majorité protestante les ignorant lorsqu'ils ne les accablent de leur fanatisme. Les catholiques souffrent le plus de l'isolement dans le pays. Peu considérés du voisinage, faisant face à des chemins peu carrossables, ces colons ne s'en remettent qu'à leur sort de fermiers des bois. Même si les colons protestants sont plus proches les uns des autres, tant par leurs traditions que par leur nombre, l'isolement de ce pays de forêt leur pèse aussi. Au moins, ils ont la satisfaction de recevoir les services religieux de leur pasteur baptiste, le révérend Edwards. Notre curé Brady nous promet bien de venir plus souvent, mais le pauvre a trop de territoire à couvrir pour offrir plus à nos pauvres gens.

Il y a bien une quinzaine de familles qui se disent catholiques ou du moins ne se rendent jamais aux offices protestants chez les Stevens lors des visites du pasteur Edwards le dimanche. Ils démontrent néanmoins



peu d'intérêt à recevoir le curé Brady lorsqu'il vient nous voir deux fois par année à l'auberge. Toutes les raisons sont valables, chemins impraticables, la maladie des uns et l'âge des autres. On tait cependant le fait que l'on ait peur de la réaction des protestants fanatiques s'ils recevaient ou venaient rencontrer leur curé lorsqu'il vient à Lochaber.

Mes déplacements dans le canton lors de mes inspections des terres me font bien voir la misère des gens, surtout des catholiques, moins instruits et moins organisés. Le peu de supplément qu'ils parviennent à s'offrir est parfois, sinon fréquemment dépensé à l'achat d'alcool, véritable fléau qui les rend désabusés et paresseux. La pauvreté et l'ignorance de beaucoup de ces gens ne les favorisent pas.

Les Stevens n'aident pas plus qu'il n'en faut ces pauvres colons catholiques. Ils refusent généralement de vendre de l'alcool aux colons protestants à la demande du pasteur Edwards, mais acceptent volontiers d'en vendre aux colons catholiques pour troquer avec eux les suppléments de production de leur ferme. Certains colons iront même parfois à s'endetter pour se procurer de l'alcool, plutôt que de se payer l'essentiel. Deux colons ont perdu leurs droits d'occupation de leurs lots suite à la consommation d'alcool qui les avait rendus trop paresseux ou insouciants pour s'acquitter de leurs tâches de défricher leur terre. Les retards dans le défrichage et l'abandon de certains de leur champs de culture ne peuvent être indûment tolérés. Les Stevens tardent souvent à déclarer ces lots vacants au bureau de la colonisation escomptant pouvoir éventuellement les acquérir pour eux ou pour des amis qui veulent agrandir leurs fiefs.

Les colons doivent se prendre en main et se structurer en une communauté forte pour survivre et échapper à cet isolement et à cette oppression. La paix de leur âme et la fierté de leurs traditions devraient les préoccuper plus. Il faudra trouver un moyen de leur donner cette fierté pour les intéresser à porter plus de respect et de considération pour

le curé Brady de Buckingham et à leur salut. C'est le seul moyen de leur donner confiance en l'avenir.

Peu de colons se rendent jusqu'ici à l'auberge. Il est vrai que je n'ai pas grand chose à leur offrir en troc pour ce qu'ils produisent et les besoins de l'auberge sont encore limités. Le poste des Stevens demeure encore le centre d'approvisionnement et d'échange du canton. Les colons s'y rendent aussi pour y vendre leur cendre d'abattis. Je dois encourager la venue de quelques artisans aux abords de l'auberge pour faire descendre les colons jusqu'ici. Il est difficile d'attirer des artisans dans ce pays où l'argent liquide n'existe pas et où les gens ne font généralement que du troc.

On me dit que la construction d'un nouveau quai et de moulins à scie s'annonce pour bientôt. C'est à espérer que de telles installations viennent briser l'isolement de ce coin de pays et favoriser le va et vient sur nos chemins qui pourront alors se développer. En attendant, il faut s'inventer des alternatives pour rapprocher les gens.

### **38- Le colonel John By et le canal Rideau**

Bytown se développe beaucoup depuis la construction du Canal Rideau par l'ingénieur lieutenant colonel John By du Corps des ingénieurs royaux de la Grande Bretagne. Cet ingénieur a non seulement construit le Canal Rideau, mais participa aussi à édifier la ville qui porte son nom sur la terrasse d'Entrance Bay en face de Wrightstown. Depuis ce temps, les deux villes riveraines ne cessent de se disputer les bienfaits qu'apporte la navigation.

Beaucoup de gens respectent toujours le colonel By pour ce qu'il a laissé avant de repartir en catastrophe, rappelé par la couronne en Angleterre. Catastrophe pour lui et déshonneur de ne pas avoir pu être évalué à sa juste valeur pour ce qu'il nous a laissé au pays.

C'est le 26 septembre 1826 que lui et son équipe arrivaient dans la vallée pour remplir cette mission de construire une voie maritime intérieure entre l'embouchure de la Rideau sur l'Outaouais et la ville de Kingston sur les Grands Lacs. Cette voie maritime militaire lui a coûté sa carrière, mais pour nous, il restera toujours celui qui a construit la plus belle merveille du monde. 125.3 milles de voie navigable dans les terres du Haut-Canada ont exigé la construction de 52 barrages et 47 écluses dans les vallées des rivières Rideau et Cataraqui. Et tout ce travail s'est effectué en moins de cinq ans et demi.

Le gouverneur en chef et sa suite militaire rejoignaient John By et son équipe quelques jours après leur arrivée pour autoriser sur place les travaux sur les sites qui semblaient les plus appropriés. Durant les cinq ans et demi, le colonel By rencontra toutes les difficultés possibles et imaginables, les conditions de travail les plus décourageantes; néanmoins, les travaux purent être complétés tels que prévus. Certains de ses adjoints furent les premiers responsables de la perte de confiance

de ses supérieurs en Grande Bretagne. Personne ne peut dénier les situations pénibles que cet homme a dû faire face pour réaliser cette construction dans un pays presque entièrement isolé et non encore colonisé. 125 milles de forêt sauvage et d'eau non navigable devaient être domestiqué pour édifier une voie navigable sécuritaire à l'abri des attaques des troupes américaines.

Triomphe avant la tragédie! On fêtait John By le 13 mars 1832 à l'hôtel Carminos de Kingston lors d'un dîner fastueux. La fanfare du 66ième régiment de la Garnison jouait pour lui en présence de l'honorable John Kinley et des notables de Kingston. John By planifiait même d'acheter des terres pour demeurer au pays avec sa famille après son prochain voyage en Angleterre. A son retour à Bytown, après avoir navigué sur son chef-d'oeuvre, il apprenait par les journaux, même avant de recevoir personnellement un avis, qu'il était accusé par la couronne d'Angleterre d'avoir outrepassé ses délégations, d'avoir dépensé les fonds publics sans discernement et qu'il était sommé de retourner en Angleterre pour être jugé. Même si sa mère patrie l'a traité ainsi, les gens d'ici lui donnent toujours les mérites et les louanges qui lui reviennent.

Il eut une crise cardiaque en octobre 1834 et dès lors sa santé s'estompa graduellement jusqu'à ce qu'il rende l'âme le premier février 1836. Le reste de sa vie entre 1832 et 1836 fut pénible et il ne s'en aurait jamais remis. Son oeuvre nous restera et nous servira.

Ce projet militaire nous a donné beaucoup plus une voie maritime civile qui permet de peupler le Haut-Canada avec un fléau incessant d'émigrants qui nous arrivent de partout du territoire de Grande-Bretagne. Bytown et Wrightstown sont devenus les entrepôts et les avant-postes de tout l'arrière et l'ouest du pays. Nous comptons beaucoup sur cette voie maritime et ses activités pour développer nos cantons le long de l'Outaouais.

Mais qui était donc John By ? Il est né en Angleterre et baptisé le 10 août 1779 à Londres en l'église Saint-Mary-at-Lambeth. Il est le fils de George et Mary By. Sa famille le destinait à la profession de navigateur sur la Tamise, cependant, il joignait l'académie militaire de Woolwich en 1797 comme cadet de l'armée. Il était nommé second lieutenant de l'artillerie royal le 1er août 1799 et fut très vite affecté aux corps des ingénieurs royaux à Plymouth dans le Devonshire. Il fut alors attaché au développement des fortifications.

By se marie à Elizabeth Johnson Baines le 12 novembre 1801, laquelle fut emportée par le choléra en 1814 à l'âge de 34 ans. John By se voit affecté à Québec en août 1802 en charge des ingénieurs royaux du Bas-Canada. Le Bas-Canada a alors 200,000 de population. Le Haut-Canada était à ses tous débuts avec 60,000 de population. A cette époque, Québec avait 9,000 habitants et Montréal 4,000. By retourne en Angleterre en novembre 1810, profitant de l'occasion pour apporter avec lui la maquette de la ville de Québec qu'il avait fabriqué avec J.B. Duberger, natif de Détroit. Il servit alors une bonne période dans les forces armées à l'étranger pour son pays. Il se remaria en 1818 à Ester March de Londres et poursuivit sa carrière militaire d'ingénieur. Alors qu'il s'apprêtait à prendre sa retraite sur sa nouvelle ferme, il fut promu au rang de lieutenant colonel de son unité le 2 décembre 1824, même si son unité n'était pas active à l'époque. Ce fut deux ans plus tard, à sa surprise, qu'on le rappelait dans des fonctions actives en mars 1826 pour venir construire le Canal Rideau ici au pays, au beau milieu de la forêt.

Il ne nous reste plus de lui que le souvenir de son oeuvre si grandiose. Sa ville grandit au pied de son canal et nous espérons tous que cette croissance débordera jusqu'à Lochaber un jour qui tarde trop à venir.

Peu d'hommes comme le Colonel By ont tout donné d'eux-mêmes pour développer de nouveaux coins de pays. La plupart des entrepreneurs qui sont venus ici et qui y sont encore n'y mettent que leurs meilleurs pour

s'enrichir le plus vite possible en n'y exploitant que les meilleures ressources au détriment des plus faibles et des plus pauvres.

### 39- Un garde-manger providentiel

Le colon apprend vite à respecter la nature qui l'entoure autant qu'il peut parfois en avoir peur. Ce beau pays aussi dur que sauvage n'en est pas moins généreux par ses richesses naturelles, sa flore et sa faune. Le colon, bon an mal an, puise un complément vital en se tournant vers la forêt, les lacs et les rivières. La nature vient souvent lui assurer la survie lors de mauvaises années quand ses récoltes lui font défaut.

La famille toute entière, tout au cours de l'année, accourt à la forêt pour faire la cueillette des petits fruits, des racines et des herbes tant par plaisir que par nécessité pour garnir le garde-manger. Ce pays ne laisse périr personne qui a appris à connaître et découvrir ses immenses richesses à la portée de chacun.

Les colons ont vite appris à conserver ce que la nature leur offre au cours des beaux mois de l'année pour les consommer durant les jours de plus grande rareté. Les gelées et les confitures de pommes sauvages, de fraises, de framboises, de bleuets, de cassis, de cerises, de quoi d'autre encore agrémenteront les tables même en hiver. Les noix, les glands, les noisettes et autres amandes fournissent un riche supplément alimentaire au cours des mois froids.

Le poisson fumé et séché permet de varier le menu qui autrement ne serait que de viande salée. Le gibier devient aussi une partie importante de la source alimentaire du colon, surtout le petit gibier qui assure un approvisionnement en viande fraîche tout au long de l'année. Les canards, la perdrix, le lièvre et même parfois la marmotte et le porc-épic garnissent à l'occasion la table des colons.

On a aussi vite appris à reconnaître les plantes qui soulagent de plusieurs maux ou qui aide à guérir les blessures. Certaines plantes permettent à la femme du colon de teindre sa laine et ses tissus pour donner de la

couleur aux vêtements des membres de la famille.

Même lorsque la cueillette n'est pas à son meilleur, l'apparition des premiers fruits mûrs fait toujours la joie des enfants qui se précipitent pour les manger sur place dans les clairières et à l'orée du bois près des bâtiments. Ça devient parfois même l'activité la plus importante des plus jeunes qui n'ont d'autre à faire. Ils en mangent généralement plus qu'ils n'en récoltent, mais l'heure du repas venue, ils en rapportent à leurs parents à la table.

Ce gigantesque jardin de la nature offre non seulement des aliments pour la table lors des repas, mais il n'est pas rare que la maison du colon se voit aromatiser par le baume de certaines plantes cueillies par les enfants au cours de la journée. Les menthes, le thuya, le sumac et plusieurs fleurs viennent donner de la gaieté dans la maison tout en y ajoutant une odeur agréable si souvent absente.

Autant on éloigne la forêt de la maison pour se protéger et se sécuriser, autant on y retourne pour y puiser ses bienfaits. Paradoxe d'un pays sauvage où tous les éléments se complètent tout en s'agressant les uns les autres. On repousse la forêt pour établir des champs de culture, mais on compte sur la forêt pour s'assurer de son complément de nourriture. On brûle la forêt pour se faire une place au soleil, mais on la louange pour ce qu'elle nous donne. Un tel paradoxe peut-il tendre à un équilibre pour les générations à venir. Cette forêt qui nous donne tant pour notre survie est agressée de toutes parts. Les exploitants coupent leur bois, le colon le brûle pour se faire une place au soleil pour survivre. Résistera-t-elle à tous ces assauts tout en continuant à nous donner tant de bonnes choses?

Si les colons la respectent pour ce qu'elle leur donne, les exploitants forestiers ne cessent de la vider sans regard pour les prochaines générations. Bien-sûr, il faut développer et exploiter ce grand pays, mais



n'est-il pas inquiétant de la voir se vider de ce qu'elle a de plus beau, cette riche forêt que l'on ne cesse d'abattre et de flotter au-delà des océans?

#### 40- La domination des Stevens

Comme si les colons n'avaient pas assez de livrer une bataille avec les éléments sauvages de ce pays, ils doivent aussi se prémunir et se protéger contre les exploitants et commerçants qui ont la main mise sur le développement des terres. Les Stevens imposent de plus en plus leur domination sur tout le canton de Lochaber, comme d'autres le font ailleurs. Depuis que quelques hommes d'affaires démontrent de l'intérêt à venir s'établir ici pour implanter des moulins à scie, à farine et des ateliers d'artisans, les Stevens deviennent de plus en plus exigeants pour les colons. Cette situation m'inquiète tellement que j'en ai même discuté avec le curé Brady de Buckingham pour qu'il fasse pression sur Monseigneur Bourget afin que l'on reçoive plus de support de notre clergé dans le canton. Sachant bien que l'abbé Brady ne peut pas venir ici plus qu'une ou deux fois par année, je lui ai bien fait voir que les colons ne sentent pas qu'ils sont bien placés pour se défendre contre les marchands protestants. Les Stevens contrôlent bien la situation avec les contacts qu'ils ont avec le pasteur Edwards. Les colons protestants eux-mêmes le sentent bien aussi lorsqu'ils vont voir et écouter leur pasteur toutes les semaines chez les Stevens.

Les Stevens guettent toutes les opportunités pour s'accaparer des lots que les colons endettés par la malchance et la maladie mettent en garantie auprès d'eux pour s'en sortir. Bien sûr, certains colons en sont arrivés là à cause d'abus d'alcool, mais plusieurs furent peu récompensés de leur labeur par la malchance de perdre un membre de leur famille ou par la perte de leur bien par le feu. Les colons doivent parfois s'endetter en s'approvisionnant au poste des Stevens en attendant une future récolte ou d'échanges des services. Les catholiques, moins considérés par les Stevens, se voient parfois pris à partie et menacés de perdre leurs lots. Les Stevens ont beau jeu, car Samuel Stevens est toujours agent local des terres. J'interviens souvent pour les colons catholiques auprès d'eux, mais même si je suis encore inspecteur des terres pour Samuel, je ne

peux que faire un minimum, car moi aussi j'ai encore quelques redevances envers lui-même.

Il est difficile pour nous dans le canton de s'approvisionner directement à l'extérieur, car les Stevens font partie du système qui contrôle l'approvisionnement de toute la vallée. Ces derniers s'organisent avec les Hamilton de Hawkesbury comme le font les Mears, Tucker et Cameron dans la Petite Nation et les Bigelow et les Bowman à Buckingham pour que leur empire soit protégé. Tant et aussi longtemps que ces empires existeront et que les colons catholiques ne trouveront pas de support adéquat, leur sort sera précaire.

Je parviens partiellement à m'approvisionner directement par bateau de Montréal, mais je fais souvent face à des quotas chez plusieurs fournisseurs qui m'obligent à passer par le poste des Stevens. Il faudrait qu'un autre grand propriétaire ou commerçant s'installe dans le canton pour contrecarrer le joug des Stevens. Encore, faudrait-il que ce soit un nouveau venu catholique ou du moins quelqu'un qui ne soit pas de leurs connaissances.

L'arrivée d'un forgeron changerait aussi la situation, car les colons pourraient se libérer des services exclusifs du poste des Stevens. Un marchand qui pourrait acheter les cendres, le bois et les surplus de récolte des colons pour les écouler à l'extérieur, leur permettraient de se faire des revenus plus importants et de se procurer des liquidités. Cette liquidité leur permettrait alors une plus grande facilité à se procurer à l'extérieur de l'outillage et de l'équipement sans s'endetter.

Je parviens à échapper aux pressions des Stevens depuis que j'ai presque tout liquidé mes redevances avec eux. Depuis la mort de mon père, ce qui m'avait laissé sur son testament m'a permis de rembourser jusqu'à 90% de mes dettes avec Samuel. Encore un an de service comme inspecteur des terres et je serai libéré de tout attache avec les Stevens.

Les Stevens ne me tiennent plus au courant des dettes que les colons contractent avec eux, ce qui diminue l'aide que je peux leur donner quand les Stevens les obligent à rencontrer des remises de dettes trop élevées. Les colons ont souvent peur de représailles s'ils m'en parlent. Je parviens généralement à découvrir leur malheur, mais parfois trop tard pour réellement les aider à temps. Au moins cinq d'entre eux, cette année, arrivent à peine à rencontrer leur chemin. Je leur ai donné une dernière chance cette fois après quoi les Stevens pourraient s'apercevoir de ma diligence que je leur accorde dans mes rapports d'inspection. La plupart en sont à leur avant-dernière année de la limite de leur période obligatoire de défrichage pour remplir leurs obligations d'occupants et acquérir définitivement leurs lots. Ils auront alors, après cette période globale de cinq ans, au moins 10 acres en culture.

Le révérend Edwards, ce fameux pasteur baptiste ami des Stevens, semble encourager ces derniers à ne supporter que les colons protestants pratiquants, prétendant que Dieu ne sauve que ceux qui prennent soin de leur âme et châtie les autres. Comme si les Stevens, pour lui, représentaient la main de Dieu dans le canton; le pasteur, peut-être un peu trop fanatique, excuse la dureté des Stevens en les associant aux exigences du Seigneur. Il est temps que la destinée de tous les colons soit juste et équitable. D'autres forces sont essentielles dans le canton pour un sain développement de la colonisation, sans intervention des exploitants désireux de toujours s'enrichir sur le dos des pauvres et des plus faibles.

## 41- Les mois de l'année

La vie des colons est celle des saisons et est exclusivement régie par les caprices du climat. On ne se bat pas avec le climat et les saisons, on s'y adapte ou on est perdant.

### Janvier

Ce premier mois de l'année pour le colon ne ressemble en rien au début de quelque chose, mais beaucoup plus à un mois perdu au milieu de nulle part. Depuis déjà le début de novembre que l'hiver n'en finit plus de cacher le pays sous la neige. Il arrive parfois que décembre amène des températures moins froides, mais les grands froids et la neige reviennent très vite. On a appris très vite dans ce pays que les vêtements chauds se portent dès le début octobre pour ne les quitter qu'en avril ou mai. Janvier ne pardonne pas et c'est à cette période que la maladie guette les colons. L'humidité du logis, la chaleur déshydratante près du feu, le manque de soleil et l'assaut des froids intenses à l'extérieur se combinent pour produire les conditions idéales à la maladie.

Réduit à se camoufler pour survivre, le colon souffre encore plus d'isolement sur son lot à peine domestiqué. Pour d'autres qui travaillent dans les chantiers, c'est l'un des pires mois qui leur pèse dans le coeur après avoir passé les fêtes de Noël et du nouvel an loin de leur famille. Pour ces derniers, non pas l'isolement est le plus dur, mais surtout les rudes tâches de la coupe du bois. Ils y travaillent de la levée du jour à la tombée de la nuit, beau temps, mauvais temps, sous des températures plus que glaciales et des vents aussi accablants. Pour eux-aussi l'hiver est démolisseur de santé et de moral. Partout, le pays isole et emprisonne les habitants jusqu'au printemps.

Comme les ours, les ratons laveurs, les porcs-épics, les marmottes, les écureuils volants et les suisses, les colons hivernent dans leurs cabanes en attendant des jours meilleurs. Très peu d'oiseaux sont restés au pays, la plupart sont partis migrer plus au sud. Seuls ou presque, les pics-bois, les "chickadees" et quelques autres désertent le bois de pruche et de pin pour roder autour des habitations par temps calme et ensoleillé pour se mêler aux oiseaux des neiges plus braves qu'eux. Plus rarement, le geai du Canada se risque autour des bâtiments pour récupérer les rares restes de la table familiale jetés au dehors.

A l'occasion, l'écureuil noir contraste dans la neige immaculée en se rendant d'arbre en arbre. Par temps moins froid, il se risque d'atteindre les sommets et de sauter de branche en branche durant les journées ensoleillées et plus chaudes.

Janvier, c'est souvent le début de la vraie déprime des mois d'hiver. C'est la neige abondante et épaisse qui s'installe et qui ne cesse de s'accumuler. Trop de neige pour les traîneaux et les chevaux, la raquette devient presque le seul moyen de déplacement des colons, des chasseurs et de quiconque veut s'éloigner de l'habitation.

### Février

Février est souvent reconnu le mois le plus froid au pays, même si parfois on le dit le plus ensoleillé. La température atteint même les -30 C. Tous s'emmitouflent sous de chauds vêtements dès qu'ils se pointent le bout du nez à l'extérieur. Il faut se mettre toutes les parties du corps à l'abri et bien se protéger du vent plus que glacial, sinon les mains, le visage, les oreilles et les pieds pourraient très vite blanchir par le gel et provoquer de douloureuses brûlures souvent longues à guérir. On a vu même des gens avec de la gangrène aux pieds suite à des engelures. Les colons ont très vite appris à soigner les engelures. La partie gelée doit

être fortement frictionnée avec de la neige et non avec du liquide chaud, et ce jusqu'à ce que la couleur de la peau redevienne normale. On frictionne ensuite avec de l'esprit de térébenthine ou de l'alcool pour compléter le traitement.

Les journées les plus ensoleillées permettent aux colons de couper un peu de bois de chauffage pour augmenter les réserves, mais surtout les arbres les plus secs des environs sont abattus. Les perches de cèdre déjà coupées sont souvent fendues à cette période de l'année pour faire une provision de perches de clôture. Le colon prépare aussi les gouderelles de bois pour recueillir l'eau des érables au printemps. C'est l'une des tâches qui lui redonnent un meilleur moral en pensant à des jours meilleurs.

### Mars

Le début de mars ressemble au mois de février, quoique les jours allongent sensiblement. Le soleil commence bientôt à donner plus de chaleur et le dessus de la neige prend peu à peu une texture granuleuse et fond même au milieu de la journée. Le chant des oiseaux se fait plus gai et plus constant autour des habitations. Ils persistent à rechercher les dernières graines encore attachées aux amarantes et les rares petits fruits de certains arbustes enfouis dans la neige. Les oiseaux profitent du début de la fonte de la neige pour s'accaparer des graines et des fruits qui se découvrent peu à peu à la surface.

L'équinoxe nous arrive enfin et les soubresauts de dame nature amène quelques fortes chutes de neige qui nous fait croire que l'hiver nous revient encore et que la neige ne repartira plus jamais. Après cette neige et des vents violents, vers la fin du mois, le soleil s'attaque à la neige pour de bon. Le colon semble revivre avec l'espoir de voir bientôt le sol à nouveau et pouvoir vivre enfin. Ce sera bientôt le temps d'entailler les

érables et d'y fixer les gouderelles. Tout le matériel est près pour enfin goûter à la vie extérieure.

### Avril

Les journées sont parfois encore assez froides en avril, mais les rayons de soleil rendent la vie plus agréable. Dame nature semble même parfois tricher en nous faisant croire que le printemps c'est presque l'été, mais les bourgeons ne sont pas prêts à éclater et les fleurs sont loin de fleurir. La neige fondante recouvre toujours le sol. La sève des arbres, avec la température chaude le jour et le gel la nuit, s'active dans les troncs et les branches de arbres et le colon s'affaire à récolter l'eau d'érable, à la faire bouillir avec la famille pour en faire le sucre d'érable si recherché en ce pays. Cependant, il ne suffit que d'un nuage pour ramener à la réalité; les temps chauds ne sont pas définitivement arrivés.

Les animaux commencent à jouir du soleil comme les colons. L'étable est ouverte toute la journée et pendant que les animaux sont à l'extérieur, c'est le temps de nettoyer les bâtiments négligés durant les longs mois d'hiver. Les animaux sont maintenant nourris à l'extérieur.

A la toute fin d'avril, les enfants s'empressent de cueillir les premières fleurs pour en décorer la table. Les premières fleurs des bois percent à travers les feuilles mortes. Les premières hépatiques balancent leurs petites fleurs étoilées au gré de la brise printanière et semblent vouloir précéder les premières violettes à peine visibles avec leurs minuscules fleurs rosées, blanches ou bleues. Vers la fin d'avril, déjà la modeste fleur de la sanguinaire qui surprend soudain le marcheur en se pointant entre quelques feuilles triangulaires. Ce sont les racines de cette plante que les Indiens utilisent pour fabriquer la teinture rouge clair pour colorer l'écorce de leurs paniers et de leurs tapis.



Dans les boisés, les petites cloches jaunes de l'érythron se balancent entre des larges feuilles vertes tachetées de marbrures brun pourpre. Pour la famille du colon, ce mois devient presque un retour à la vie et tous en profitent en vivant en plein air et en savourant les plaisirs de la vie avant d'entreprendre les travaux de la belle saison. La nature se pare de ses plus belles fleurs printanières dès que la neige disparaît. Les jolies fleurs blanches teintées de rose de la claytonie en forêt et le tussilage à fleurs jaunes comme le pissenlit le long des bâtiments annoncent enfin qu'il n'y a presque plus de gel dans le sol et qu'il est temps de sortir l'équipement pour cultiver les champs.

### Mai

Le mois de mai se caractérise par le ciel clair et bleu, l'air frais et les brises légères. Le sol s'assèche et c'est le temps des semences. La vie des colons reprend alors vraiment et il y a plus de travail que chacun peut en faire. Le labourage, les semailles, le nettoyage autour des bâtiments, la réparation des clôtures, c'est une incessante ruée à la tâche du matin au soir. De l'aube jusqu'à la brunante, personne n'a le loisir de faire la pose. Tout est en éveil autour de soi, les plantes, les oiseaux qui sont plus nombreux, les petits mammifères qui courent dans les champs et les grenouilles qui se font entendre à la brunante le soir. La forêt et les clairières se parent de leurs plus belles fleurs printanières, mais seuls les enfants ont assez de temps pour en prendre plaisir.

Vers la mi-mai, les légumes et les grains sont déjà semés. Le blé de printemps, l'orge, l'avoine, les pois et les pommes de terre viennent d'être mis en terre et l'on se prépare à semer le maïs Indien dans la dernière semaine du mois.

Avec les chauds rayons du soleil, pendant que les semailles commencent à germer dans le sol, la nature reprend complètement vie. Les chants

des oiseaux, l'éclatement des derniers bourgeons des arbres et des arbustes, l'épanouissement des fleurs printanières redonnent aux colons le goût de vivre et de s'user sans relâche à la tâche. La pluie se fait rare mais le sol est gorgé d'eau de la fonte des neiges. Il faut se méfier car les nuits sont souvent encore froides et le sol est souvent blanchi par le gel, certains matins. Tous sont aux aguets pour éviter que les premiers semis ne lèvent trop et qu'ils ne doivent les protéger.

### Juin

Juin vient compléter l'éveil de la nature. Les arbres les plus tardifs atteignent leur plein développement. Les chênes, les noyers, les frênes et plusieurs autres feuillus dominant par leur feuillage les forêts de bouleaux, d'érables, de hêtres et de bois blanc par leur cimes agressives et leur verdure tranchante.

Les orages font vibrer toute cette belle nature par leurs fracassants coups de tonnerre et leurs éclairs foudroyants. La chaleur de juin apporte une calamité détestée en ce pays, les maringouins, les moustiques et les mouches noires qui persisteront durant plusieurs mois, spécialement dans les bois de pin et d'épinette et en bordure des cours d'eau. Ces bestioles incommodent beaucoup plus les nouveaux émigrants que ceux qui ont déjà dû s'y acclimater tout en les détestant toujours.

Les fleurs sauvages prennent leurs plus belles couleurs à ce temps-ci de l'année. Les champs de culture prennent leurs belles teintes de vert tendre où seules les mauvaises herbes viennent briser la texture, Les brises commencent déjà à faire onduler les courts brins de blé et d'orge. Les animaux de la ferme profitent des vertes herbes des pâturages. C'est la période où il faut commencer le sarclage des champs pour combattre l'envahissement des mauvaises herbes dans les cultures.

Vers la fin du mois, les enfants s'amuse à cueillir les fraises des champs qui abondent dans la prairie et en bordure des bois. Leurs récoltes rapportées à la maison permettent à leur mère de déjà commencer les premières confitures. Pendant ce temps, le père s'affaire à buter les plants de pommes de terre et poursuivre le désherbage des cultures maraîchères et les champs de maïs.

### Juillet

Voici le mois le plus chaud de l'été. Il y a toujours de gros orages, mais plus occasionnellement; ils ont comme avantage de rafraîchir le temps. La récolte des framboises et plus tard des bleuets occupe les enfants aux champs et la mère à la maison se hâte à la fabrication des confitures pour la réserve alimentaire. Le riz sauvage et quelques autres plantes aquatiques viennent à maturité à cette période de l'année. Sur les eaux tranquilles des lacs et des bordures de rivière, les nymphes d'eau et les nénuphars montrent leurs belles fleurs entre leurs grandes feuilles rondes flottantes au voisinage des longues herbes.

C'est la période la plus difficile pour garder les enfants à la cueillette des petits fruits. Leur curiosité est beaucoup plus attirée par la beauté des papillons tout autour de la ferme. Ils sont aussi fascinés par les oiseaux mouches et les abeilles qui butinent dans les fleurs de trèfle dans les champs. Déjà, ce sont les premières récoltes de pois, de haricots et de quelques autres légumes. Les champs commencent déjà à prendre une couleur dorée et la nature avise le colon que bientôt ce sera les premières moissons. Il faut vite se mettre à l'oeuvre pour préparer l'équipement en conséquence.

## Août

Les récoltes se terminent généralement à la fin de la première semaine du mois d'août dans les champs. Les céréales sont maintenant mûres et doivent être récoltées sans fautes et engrangées. La température est encore chaude et le temps sec durant tout le mois, mais les nuits fraîches amènent des rosées régulières sur le sol qui s'assèche très vite le matin. Il faut bien se vêtir le soir, car la fraîcheur de la nuit nous expose à attraper de fortes fièvres.

Plusieurs variétés de pommes sont prêtes à cueillir vers la fin du mois. Les fleurs de tourne-sol sont très avancées et leurs graines gonflées n'attendent que d'être cueillies aussi. C'est le mois où presque tout est prêt pour la récolte. Comme l'écureuil, le colon se précipite pour faire ses réserves de l'année tant à partir de ce qu'il a cultivé qu'à partir de ce que la nature lui offre. Les noix des arbres tels les noyers, les carriers, les chênes et d'autres sont mis à sécher pour être mangés plus tard durant l'année.

Les prairies changent de couleur avec les fleurs sauvages de fin d'été. Les couleurs des asters, des érigerons et des solidages annoncent les derniers efforts de la nature avant qu'elle ne s'endorme pour plusieurs mois.

## Septembre

Le mois de septembre, malgré ses sauts d'humeur, est magnifique. Les journées chaudes sont fréquentes durant les premières deux semaines, mais les nuits sont souvent froides. La couleur des arbres commence à annoncer les longs mois de froidure. La forêt offre une riche gamme de couleurs qui passent du rouge à l'orange, du jaune au brun. Après les premières gelées, cette féerie de couleur commence à disparaître avec la

chute des feuilles vers les derniers jours du mois et le premier jour suivant.

Les récoltes sont maintenant finies et les colons commencent déjà à mettre tout leur temps au labour pour la prochaine saison. En septembre, les colons sont aussi actifs et préoccupés qu'en mai.

### Octobre

Fin septembre et début octobre, les pluies sont abondantes et restreignent beaucoup les travaux à l'extérieur. Le mois d'octobre, en général, apporte des gels fréquents durant la nuit, mais certains jours, le soleil nous fait encore croire que la saison froide n'est pas à nos portes. Il faut se méfier car l'été est bel et bien loin derrière nous.

La forêt a perdu sa verdure et son feuillage et les arbres sont devenus squelettiques et tristes. Le parterre forestier recouvert de feuilles n'attend plus que la neige pour s'endormir pour l'hiver. Les fleurs sauvages elles-mêmes ont tous séché pour ne revenir que l'année suivante.

Par temps clair le soir, les aurores boréales sont à leur plus belle splendeur illuminant l'horizon du nord-ouest au nord-est. Ce phénomène est fréquent de la mi-septembre jusqu'à la fin de novembre, surtout juste avant l'été des Indiens qui nous surprendra bientôt.

### Novembre

La saison estivale est terminée et la nature s'endort pour de bon. L'écureuil complète ses dernières réserves de noix et de graines et s'éloigne de moins en moins de son gîte. Les rats musqués et les castors

terminent la construction de leurs huttes pour passer l'hiver à l'abri. Il ne reste plus que les quelques oiseaux qui passent l'hiver avec nous. Le colon aussi se prépare à passer l'hiver. Il renhausse sa maison et y bouche les fissures où l'air froid des mois d'hiver pourrait refroidir sa maison. Il fend sa réserve de bois de chauffage prêt pour la saison froide.

Novembre est réputé pour être le mois la plus déprimant. Le sol trop humide pour labourer, permet à peine de compléter le labour des champs que l'on a pas eu le temps de faire au début du mois. Tout le monde attend les premiers signes de l'hiver vers la fin du mois pour commencer leur longue période d'emprisonnement de l'hiver. Souvent avant la fin du mois, le sol est déjà définitivement recouvert de neige. Le sol est gelé dorénavant pour plusieurs mois maintenant.

### Décembre

Décembre, c'est le froid et la neige qui ne cesse de nous accabler, mais il faut s'en accommoder. Il faut se dépêcher à couper le bois avant que la couche de neige ne devienne trop épaisse. Il faut encore se méfier des cours d'eau et des lacs que la glace recouvre, mais n'arrive encore qu'à peine à supporter le poids de la neige. S'habituer à l'hiver, c'est moins se sentir isolé dans le pays.

## 42- Des chemins à améliorer

En mai 1845, je peux toujours déplorer la pauvre qualité et le mauvais état des chemins de la colonisation qui isolent toujours les habitants du canton de Lochaber. Un groupe de colons envoyait hier deux de leurs représentants rencontrer Samuel Stevens pour le forcer à réagir sur la situation et demander de l'aide. Sans un renversement de la situation, les colons l'avaient qu'une délégation s'organiserait pour faire directement des revendications au bureau de la colonisation à Montréal et au conseil législatif. J'avais bien expliqué à Samuel que la situation des chemins pourrait devenir dramatique s'il ne s'en préoccupait pas et persistait à ne pas faire des pressions au bureau de la colonisation pour qu'une aide soit apportée aux colons. Depuis deux ans, il me répète que les colons n'ont pas besoin de si bonnes routes et qu'ils peuvent toujours transporter leur bois comme lui le fait durant hiver.

En fait, une petite somme d'argent avait été octroyée chaque année par le bureau de la colonisation pour améliorer les chemins le long des lots non encore concédés dans les concessions IV et V. Seuls quelques chemins principaux reliant le sud-ouest et le nord-ouest du canton avait reçu une attention particulière, et pour cause, ce sont les routes que les Stevens utilisent pour exploiter les terres forestières du Lieutenant Colonel John Maxwell dans le haut du canton. Samuel fait un peu face à une situation embêtante, car il ne peut pas prétexter auprès de la couronne de l'absence d'aide, et il serait imprudent d'admettre face aux colons qu'il a tout dirigé les fonds reçus aux améliorations de quelques routes peu utilisées par la plupart des colons. Même si quelques colons occupent des lots le long de ces quelques routes, la majorité des colons n'en bénéficie pas.

Il est vrai que le chemin longeant la rivière La Blanche à la hauteur du rang IV a reçu un peu d'entretien ce printemps, mais si peu. Encore là, ces travaux furent effectués sous l'insistance des Morrison qui planifient

jeter un pont sur les chutes à cet endroit. Les Morrison planifient commencer l'aménagement d'un futur site pour l'établissement d'un moulin à scie à l'ouest des chutes. La rumeur circule que les Morrison établiraient des frais d'utilisation pour les colons qui voudraient traverser à cet endroit. Les colons à l'ouest de La Blanche sur le rang V commencent déjà à démontrer leur colère suite à cette rumeur, malgré que ce pont leur donnerait une possibilité de se rendre plus facilement jusqu'à la rivière ici près du quai en été. J'ai fortement recommandé à Samuel Stevens que les prochains travaux majeurs sur les chemins au cours de l'été soient d'une part dirigés surtout sur la ligne du rang V de la rivière La Blanche jusqu'à Silver Creek d'une part, et sur le rang VII allant vers le Gore d'autre part. Cette planification apaiserait les colons contestataires et leur ferait plus facilement accepter le projet de péage des Morrison.

Les Stevens parlementent aussi avec les McLean, propriétaires d'un autre site de moulin à scie pour amorcer une entente avec eux afin de construire un barrage, un pont et un moulin à scie. Ce site est cependant plus encaissé entre de hauts talus boisés et n'offre que peu de place pour y faire descendre un chemin pour les voitures. Un pont y serait très exposé aux glaces de débacle au printemps. L'idée d'un pont trop dispendieux et trop long de part et d'autre du haut des terrasses devrait être abandonnée; même le père Samuel s'y objecte, il y voit tout au plus une passerelle suspendue pour y traverser à pied.

Il devient évident que, jusqu'à maintenant, l'amélioration des chemins s'est effectuée pour desservir l'exploitation forestière beaucoup plus que le développement de la colonisation. Samuel Stevens se défend toujours en disant que la colonisation ne peut se développer sans la prospérité des activités forestières. Je lui dis toujours que c'est exact en autant que les deux domaines sont soutenus équitablement. Ce sera sûrement toujours la même confrontation des objectifs poursuivis par les uns et par les autres pour plusieurs années encore.



Samuel Stevens a cependant servi une sévère remontrance aux deux colons revendicateurs en leur faisant voir que lui et son frère les faisaient bien vivre en les engageant presque tous dans leurs chantiers l'hiver, sans quoi leurs pauvres terres ne leur suffiraient pas certaines années. Ils sont venus très vite m'informer de l'attitude des Stevens. J'ai alors rediscuté avec Samuel pour tenter d'expliquer la situation, mais rien à faire. Dans son esprit, cette petite rébellion n'ira pas plus loin. Mais les colons sont bien décidés d'aller jusqu'au bout et de faire connaître la réalité et toutes les manigances auprès des autorités de la colonisation. Comme cette année est ma dernière année comme inspecteur des terres pour les Stevens, je n'ai pu accéder immédiatement à leur demande de les accompagner à Montréal. Je leur ai cependant promis que, la saison terminée, je pourrai plus facilement leur aider en recevant un inspecteur-vérificateur à l'auberge.

Je leur ai aussi promis que j'écrirais à Monseigneur Bourget pour qu'il leur apporte son aide sur place à Montréal lorsqu'ils s'y rendront. Je pense qu'il faut saisir l'occasion pendant que les colons sont décidés de se prendre en main pour les appuyer et faire tourner les avantages de leur côté, même si certains de ces colons mécontents sont des protestants. C'est surtout le temps de démontrer que le bien-être des colons passe avant les querelles religieuses. Je saisis cependant l'occasion pour leur dire aussi que j'impliquerai le curé Brady de Buckingham dans mes démarches auprès de l'évêque de Montréal. Cette stratégie leur démontrera qu'ils ont avantage à soigner leurs intérêts lors des visites de leur curé.

De fait, cette après-midi, lors de la visite du curé qui traversait de Clarence, six familles, dont quatre de ce groupe, étaient présentes à la messe à l'auberge. Mais, malheureusement, le curé devait très tôt remonter vers Rockland pour faire son ministère très tôt le lendemain matin. Les colons étaient tous un peu déçus, mais l'abbé Brady leur a promis de revenir dès le mois de juillet. J'en avais profité pour

demander l'appui du curé dans leurs démarches devant eux. Il avait même dit la messe en demandant au Seigneur de les aider dans leurs démarches.

### 43- Le retour de Louis-Joseph Papineau

Les Stevens commencent à s'exciter avec le retour au pays de Louis-Joseph Papineau. Depuis quelques années d'exil, notre meilleur représentant de la race canadienne auprès des colonisateurs britanniques nous revient.

Presque trente ans précédant la rébellion de 1837, il fut le plus grand défenseur des Canadiens et de la réforme du Bas-Canada. Les yeux de tous les Canadiens étaient tournés vers lui. Il faut dire aussi que tous les immigrants conquérants de ce pays l'avaient aussi à l'oeil.

Bien implanté dans sa Seigneurie de la Petite Nation, il devait toujours cependant dépendre un peu, sinon beaucoup de ces envahisseurs anglo-saxons qui contrôlaient toute l'industrie et le commerce du bois. Sa vocation en politique le mettait souvent en contradiction avec lui-même, mais il disait toujours que c'était son seul outil lui permettant de combattre le pouvoir étranger établi dans ce pays.

Papineau avait un sens exagéré du devoir, de l'humanité, de la dignité et de la pureté. Malgré ce que les Britanniques laissent prétendre suite à sa retraite en exil, il s'expatria pour mieux revenir nous défendre plutôt que de se faire neutraliser à tout jamais. Son grand respect pour la religion et pour les institutions le mettait souvent en contradiction avec lui-même, mais il parvenait toujours à faire la paix avec lui-même et avec les autres dans le temps.

Louis-Joseph Papineau est le plus vieux des huit enfants de Joseph Papineau. C'est lui qui donna, comme lui l'avait fait, le goût pour la profession légale. Hommes de loi tous les deux, ils nous ont toujours bien défendu autant légalement que politiquement, ce qui leur donne régulièrement la haine de l'"establishment" britannique. Le père compta sur son fils Louis-Joseph, pour compléter ce que lui avait toujours rêvé

devenir. En plus de sa profession légale de notaire à Montréal, Louis-Joseph devint gentil-homme fermier à Bonsecours de par l'acquisition de la seigneurie très tôt dans sa carrière.

Louis-Joseph a toujours senti que le pouvoir britannique ne faisait que bloquer l'évolution de la race canadienne française au Bas-Canada, même si les deux Canadas avaient été créés pour faire une place aux Canadiens dans ce grand double pays mal construit depuis la conquête britannique. C'est pourquoi Papineau joint le "Parti canadien", le seul outil disponible pour défendre la race canadienne à la législature.

Les marchands anglo-saxons, les "White Anglo Saxon Protestants" (WASP), utilisent régulièrement les institutions politiques britanniques de la colonie pour écraser les Canadiens français catholiques. C'est de ce fait que les Papineau et leurs alliés se sont toujours concertés pour se battre contre le système établi par les conquérants.

Lorsque les anglo-saxons sentirent une trop grande domination des Canadiens français dans le Bas-Canada, leur influence politique énorme au Parlement de Westminster leur permit d'obtenir l'unification des deux Canadas pour mieux assimiler les Canadiens français à la culture anglo-saxonne américaine. C'est alors que le Parti Canadien fut réformé et s'appela le Parti patriote.

C'est alors, avec son implication profonde dans le Parti des patriotes Louis-Joseph fut identifié très vite comme le grand Nationaliste. Il devint le premier chef de file nationaliste d'Amérique du nord. Il sentit dès le début que ceux qui le suivraient courraient des risques, mais, pensait-il, ça en valait la peine. Deux choses pour Papineau devaient être préservées, la tenure seigneuriale et les lois françaises, ceci pour la conservation des institutions et de la culture canadienne française.

Des complications économiques, une récession entre autre débutant en

1835, mis les plans de Louis-Joseph Papineau en échec. Déjà Louis-Joseph était président de l'association des Fils de la Liberté, comme il appelait souvent le Parti des Patriotes. Ce fut alors la voie vers la rébellion, même si Papineau à ce moment la prêchait toujours la non violence. Mais la violence fut et les anglais écrasèrent la rébellion et les Canadiens avec. 1837, nous ne voulons plus en parler, mais nous recommencerons en temps et lieu. Nous attendions le retour de Papineau d'exil. Le pauvre, il a dû partir vite pour mieux nous revenir.

La tête de Papineau avait été mise à prix. Parti pour les États-Unis dans le Vermont dès la défaite, puis expatrié en Europe, pour mieux réfléchir et étudier d'autres alternatives, il nous revient maintenant possiblement avec des stratégies mieux adaptées. Il nous tarde maintenant d'en savoir plus sur ses plans pour le pays. Les Anglais l'ont traité de peureux et de lâche, alors que nous savons, et ils le savent bien, qu'il a retraité pour mieux revenir et nous servir. Il nous revient donc maintenant en 1845 en passant par l'Italie et la Suisse après avoir obtenu l'amnistie de la Couronne.

#### 44- Les randonnées à l'île

L'île Clarence est devenue le refuge de nos temps de loisirs durant les mois d'été. Paul, maintenant âgé de six ans, et Anne âgée de trois ans, adorent traverser avec nous sur l'île lorsque nous avons l'occasion d'aller y pique-niquer. Nous en profitons tous pour y cueillir les petits fruits sauvages qui y sont abondants selon le temps de l'année. A l'automne, c'est aussi la fête lorsque nous y cueillons les noix. L'île est le site préféré de ma mère et Catherine pour récolter les plantes servant à faire les tisanes de la famille.

Parfois, à l'automne, je profite d'une de nos journées de promenade sur l'île pour dérouler une longue ligne dormante pour la pêche lors de la traversée le matin. Généralement, en fin de journée, lorsque je lève la ligne au retour en face de l'auberge, la prise de poisson est presque miraculeuse. Presque chaque hameçon porte son poisson. Une pêche semblable nous permet presque à coup sûr de prendre assez de poissons pour la saison d'hiver. Le brochet, le doré, la perche, le poisson blanc et la barbote sont les poissons les plus nombreux de mes prises. Cent à cent cinquante livres de poissons est généralement une prise acceptable.

Au retour, il me prend presque trois heures à nettoyer, laver et préparer ce poisson pour le conserver sur les quelques blocs de glace qui persistent encore dans la glacière derrière l'auberge. En décembre, la température permet alors de conserver ce poisson gelé jusqu'à ce qu'on le consomme. Durant l'hiver, ce poisson est conservé gelé dans la cuisine d'été qui n'est pas chauffée durant la période froide. Vers la fin de l'hiver, avec l'aide de quelques colons, de nouveaux blocs de glace sont coupés sur la rivière pour faire la réserve de glace pour la saison chaude suivante.

L'île Clarence ne semble appartenir à personne, ou plutôt à la couronne, je crois. L'île est du territoire du Haut-Canada. Nous y rencontrons

jamais personne de toute façon. La forêt y est magnifique, un vrai paradis oublié où les oiseaux et le petit gibier vit en paix. Le lièvre et la perdrix y abondent. Certaines années, un ou deux couples de chevreuils restent sur l'île après les glaces et ne semblent pas tenter d'en échapper. Les dimanches, par beau temps, nous traversons profiter de la quiétude et de la beauté de ce paradis. Il y fait bon aller s'y changer les idées, observer les animaux guère sauvages et étonnés par notre présence.

Les arbres sont gigantesques sur l'île comme si personne ne les y avait vus depuis plus de quarante ans que les grands radeaux descendent la rivière. Longues de plus d'un mille, les rives de l'île laissent croire aux habitants des deux Canadas qu'elles sont de l'un ou de l'autre terre voisine occupée par les autres. Trop occupés à vider le pays de son bois, les défricheurs, les yeux et les bras tournés vers les terres, ont toujours laissé ce paradis du milieu de la rivière dans son paisible univers.

Dans quelques petites clairières de l'île, le soleil nous invite à contempler les couleurs des plus belles fleurs sauvages, puis les immenses arbres nous attirent profiter de la fraîcheur des sous-bois. Au centre de l'île, les érables à sucre accompagnés de gros tilleuls, de hêtres, de frênes et de quelques chênes et noyers forment un immense chapiteau, une sorte de cathédrale naturelle. Autour de l'île, les rives sont adossées à de denses bosquets de saules dont les branches retombantes forment un rideau en avant des longues herbes aquatiques. Plusieurs très hauts ormes d'Amérique dominant à l'arrière des saules. Seuls quelques pins blancs, pas assez nombreux pour avoir subi la rage des haches, persistent à dépasser les érables.

Par respect pour ce paradis perdu au milieu de la rivière, je n'y viens jamais chasser. Nous nous limitons à venir y cueillir les petits fruits, les écorces, les racines et les noix. Sans détruire, nous y revenons prendre

ce que la nature nous offre, mais si peu, car la terre ferme nous donne encore plus que ce que nous pouvons consommer. Nous y venons beaucoup plus pour vivre ce paradis que pour s'en servir. Les colonies printanières de grandes trilles blanches des érablières sont accompagnées des exotiques petits prêcheurs. Ailleurs, quelques érythrones persistent encore au-dessus de leur grandes feuilles marbrées de taches brunâtres. Nous y rencontrons aussi l'ail des bois un peu plus tard en saison. En début juillet, les enfants aiment bien déguster les racines blanches des médéoles, mais je leur dis toujours de ne pas toutes les arracher pour les revoir l'an prochain.

Catherine, au milieu de l'été, n'oublie jamais ses récoltes de "savoyanne", cette petite plante à racines jaunes réputée faire des tisanes curatives pour les rhumatismes. Assez souvent, pendant que le reste de la famille s'occupe dans les buissons à cueillir les framboises et les mûres, je récolte juste ce qu'il faut d'écorce sur certains arbres pour satisfaire les recettes d'infusions que ma mère ne manque jamais de préparer. Ma mère se plaît aussi à courir les quelques rares colonies de thé des bois de l'île en fin d'été. C'est à l'automne que nous compétiennons avec les écureuils pour faire nos réserves de noix sur l'île. Il y a toujours quelques choses à récolter sur l'île en tout temps de la saison chaude, je devrais dire le printemps, l'été et l'automne.

Toute cette beauté nous fait souvent oublier notre isolement des longs mois d'hiver qui reviennent toujours trop vite. Cette beauté n'a pas le temps de s'user qu'elle nous revient toujours toute aussi belle. Seul l'homme a l'audace de lui enlever sa beauté si fragile dans un pays qui ne lui donne guerre la chance de se reconstruire.

Grand paradoxe que cette nature si bienfaitrice en même temps qu'offensante et sauvage. Elle est notre alliée et notre ennemie en même temps. Nous l'éloignons de nos bâtiments, mais nous y accourons pour survivre. Magnifique sanctuaire que cette forêt qui peut se transformer